

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

J. F. B. P. he

LES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE.

“ Hâtons-nous de raconter les défectives
histoires du peuple avant qu’il les ait
oubliées. ”

CHARLES NODIER.

12^e Livraison — DÉCEMBRE.

SOMMAIRE

LES MISSIONS MICMAQUES, — Manuscrit de..... L'ABBÉ MAILLARD.

P. Rousseau

QUÉBEC

BROUSSEAU FRÈRES, ÉDITEURS,

7, Rue Buade, Haute-Ville.

1863.

chantent à l'Eglise, il suit que les hommes seroient fâchez de les y voir chanter seules, si au moins ils ne mesloient leurs voix aux leurs, c'est ce qui les oblige à ne pas absolument négliger cette étude. D'ailleurs nous avons soin d'exciter à cet égard leur émulation.

3°. Dans la saison de l'hyver, nous n'avons d'ordinaire que des femmes dans nos missions, les hommes allant alors au loin pour découvrir des cabannes de castor, pour chasser aux orignaux, et aux kariboux, pour visiter leurs attrapes de martres, de visons, de loups-cerviers, de loutres ; pour dresser des pièges aux renards dont ils ont apperçû des traces ; pour découvrir les endroits où s'échouent les loups-marins. Ces hommes sont quelquefois quinze jours, un mois, et même plus sans revenir ; car ils ne reviennent jamais qu'ils n'apportent avec eux ou huile, ou viande, ou pelleterie ; et à peine sont ils arrivez qu'ils pensent à retourner d'où ils viennent, parce que tous les jours de cette saison leur sont précieux ; c'est surtout quand les neiges sont abondantes que leurs courses dans les bois sont plus fréquentes et plus longues. Pendant tout ce temps de leur absence, les femmes, les grandes filles et quelques vieillards demeurent aux environs de la mission, et s'occupent à casser les glaces pour avoir du poisson avec le harpon, si c'est anguille, ou avec la ligne, si c'est petite morue, ou truite. Quand ces deux sortes de pêche ne leur réussissent pas, soit parce que la glace se trouve trop épaisse et trop dure, ou trop foible, soit par quelque trop grande poudrierie excitée par un violent vent de nord-ouest, soit enfin

Bibliothèque,

Le Séminaire de Québec,

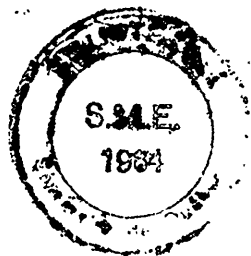
3. rue de l'Université,

Québec 4, OUE.

parce que les fonds d'où ils ont coutume de tirer l'anguille se trouvent épuisés, ou que le poisson qu'ils prennent à la ligne ne veut pas mordre, ils viennent sans façon demander au Patriarche qu'il leur donne de quoy manger jusqu'à ce qu'ils puissent eux-mêmes s'en procurer. On les assiste alors en pois et en farine avec un peu de lard gras ; on demande le nombre de leurs cabannes, et combien ils sont dans chaque cabanne, là-dessus on voit ce qu'il convient de donner à chaque cabanne. La principale occupation des filles et des femmes pendant l'absence des hommes, est de faire des raquettes, instrument dont on se sert dans ces pais-cy pour marcher plus commodément sur la neige. Elles font aussi des boîtes d'écorce de bouleau qu'elles sçavent enjoliver avec du toubi, autrement, avec la racine d'un arbre qu'on nomme icy Prussier, et avec les aiguillons du porc-épic. Elles s'occupent encore à faire des blaques avec de la peau de loup-marin, qu'elles sçavent fort bien ouvrager en grains de rassa-de de différentes couleurs ; elles font des souliers de même peau et de peau d'original passée. C'est par ce travail et cette industrie qu'elles gagnent de quoy avoir de belles chemises garnies, de beaux mantelets de calemande, de perse ou d'indienne, de beaux rubans, &c. pour paroître aux jours de Dimanche et de fêtes, mais surtout pour avoir de quoy s'orner le jour qu'elles font leurs dévotions. Nous n'avons donc que ces filles et ces femmes dans notre Eglise pendant tout le temps de l'hyver ; ce qui fait que nous sommes bien aises qu'elles y chantent tant à la prière du

matin, qu'à la messe et à la prière du soir ; afin que les hommes et les garçons à leur retour puissent apprendre tout ce qu'ils ont oublié par inapplication pendant tout le temps qu'ils ont été absents de la mission. J'ajoute que la plupart des femmes sauvages ont le son de la voix fort gracieux et fort doux, qu'elles savent merveilleusement bien s'accorder entr'elles en chantant, et qu'elles chantent avec un air de modestie qui édifie. Pour leur faire apprendre plus promptement et avec beaucoup plus de facilité qu'ils ne faisoient cy-devant les prières, les chants et les instructions que nous souhaitons qu'ils sachent, nous leur distribuons des cahiers sur lesquels nous leur avons tracé en hiéroglyphes, que nous avons inventez nous-mêmes (*), tous les mots dont se trouvent composez ces prières, ces chants et ces instructions. A l'aide de ces différens caractères, ils apprennent en très-peu de temps tout ce qu'ils veulent apprendre ;

(*) M. Maillard parle-t-il ici comme au nom de tous les missionnaires qui ont évangélisé les Micmacs ? ou bien serait-il vraiment l'inventeur des caractères hiéroglyphiques aujourd'hui en usage parmi cette nation ? Toujours est-il que, plus d'un demi-siècle auparavant, le Père Leclercq avait imaginé une écriture analogue, pour faciliter l'instruction de ses chers Gaspésiens ; voici ce qu'il en dit lui-même, dans sa Gaspésie, ch. VII : " La facilité et la méthode " que j'ai trouvée d'enseigner les prières à nos Gaspésiens avec " certains caractères que j'ai formés, me persuadent aisément que la " plupart se rendroient bientôt savants : car enfin je ne trouverois " pas plus de difficulté à leur montrer à lire, qu'à prier Dieu par " mes papiers, dans lesquels chaque lettre arbitraire signifie un " mot particulier, quelquefois même deux ensemble. Ils ont tant " de facilité pour concevoir cette sorte d'écriture, qu'ils apprennent " dans une seule journée ce qu'ils n'eussent jamais pu retenir en " une semaine entière sans le secours de ces billets, qu'ils appellent " *Kignamotinoer*, ou *Kateguenne*..... Je m'en suis servi si utilement



et quand ils ont une fois bien mis dans leur tête la figure et la valeur de chaque caractère, ils nomment avec une facilité étonnante tout ce qui se trouve écrit de même dans leurs cahiers. Nous les faisons lire de gauche à droit comme nous, tous les hiéroglyphes étant placez horizontalement sur une ligne droite, et séparez les uns des autres par un petit trait horizontal. Quand ils sont venus à bout de nommer chaque caractère posé de même, nous les leur faisons nommer de droit à gauche ; cette répétition de mots de gauche à droit, et de droit à gauche ne cesse pas qu'on n'en voye deux ou trois dans l'assemblée qui soient en état de répéter aussi bien que celui qui leur a montré. Quand on les en voit capables, on les charge de mettre les autres en état de s'en acquitter comme eux ; avant qu'aucun de l'assemblée puisse nommer tous les caractères placés comme je viens de le dire, en les appellant de gauche à droit, et de droit à gauche les uns après

“ l'espace de dix ans, que, si le mérite de l'obéissance me destinoit
“ aux missions nombreuses du golfe de Mexique,.. je les présenterois
“ à ces barbares comme le moyen le plus efficace pour les instruire
“ en fort peu de temps des vérités les plus saintes de notre
“ Christianisme. Notre Seigneur m'en inspira la méthode la seconde
“ année de ma mission, où, étant fort embarrassé de quelle manière
“ j'enseignerois les sauvages à prier Dieu, je m'aperçus que quelques
“ enfants faisoient des marques avec du charbon sur de l'écorce de
“ bouleau, et les comptoient sur leurs doigts fort exactement à
“ chaque mot de prière qu'ils prononçoient : cela me fit croire qu'en
“ leur donnant quelque formulaire qui soulageât leur mémoire par
“ certains caractères, je pourrois beaucoup plus avancer, que de les
“ enseigner en les faisant répéter à plusieurs fois ce que je leur
“ disois. Je fus ravi de reconnoître que je ne m'étois pas trompé, et
“ que ces caractères que j'avois formés sur du papier, produisoient
“ tout l'effet que je souhaitois ; en sorte qu'en peu de jours ils
“ apprirent sans peine toutes leurs prières. ”

les autres, sans maître, il faut que la répétition de cette façon s'en soit faite au moins une douzaine de fois, rarement davantage, et que pour cela le nombre de lignes ne passe pas vingt sur le premier côté d'une feuille in-quarto. Nous nous félicitons fort d'avoir trouvé ce moyen de leur faire apprendre si facilement par cœur les prières et les chants aussi bien que les deux catéchismes, avec l'histoire abrégée de l'ancien et du nouveau testament, tirée du catéchisme historique de M. l'abbé Fleury ; car c'est ce qui diminue beaucoup des peines qu'autrement nous aurions à graver toutes ces choses dans leurs mémoires. D'ailleurs cette façon de lire et d'apprendre par le moyen de ces caractères, leur plaît, quoiqu'elle les occupe fort sérieusement. Ils rassemblent eux-mêmes les feuilles écrites qu'on leur a distribuées, et à leur loisir ils en transcrivent les caractères très-fidèlement et dans le même ordre qu'ils les trouvent tracés sur d'autres cahiers qui doivent leur servir à l'Eglise pour prier, pour chanter, et pour suivre le Patriarche dans ses interrogations aux enfants et aux autres jeunes gens plus grands, et dans les réponses de ces jeunes gens au Patriarche, dans les temps que se fait le catéchisme. Ce qu'ils ont particulièrement de bien écrit en ce genre, est le catéchisme de la communion avec tous les actes à faire soit devant, soit après la communion, cahier qu'ils ne manquent pas de porter avec eux à l'Eglise toutes les fois qu'ils doivent y recevoir le Saint Sacrement ; de sorte qu'ils font eux-mêmes, les femmes comme les hommes, leurs livres de chants, de prières

et d'instructions. Quand ce que l'on leur donne en hiéroglyphes doit être chanté, il faut qu'auparavant ils le sachent bien lire et bien réciter sur le papier, si on veut qu'ils ne tardent pas à le sçavoir bien chanter. Cependant il faut beaucoup plus de fois le répéter en chantant qu'en récitant, afin qu'entr'eux ils sachent bien s'accorder dans le ton et dans les différentes inflexions de la voix ; qu'ils ne précipitent point leur chant, qu'ils s'arrêtent tous ensemble aux endroits marqués, et qu'ils finissent tous ensemble en même temps. Pourquoi, me dira-t-on, ne leur avoir pas plutôt donné d'abord notre alphabet, et ne leur avoir pas appris à s'en servir comme nous ? n'eussiez-vous pas abrégé, messieurs, par là beaucoup de votre travail et de vos peines, pour les rendre capables de lire et d'apprendre par cœur tout ce que vous voulez qu'ils sachent ? A cela nous répondons que s'ils étoient une fois en état de se servir comme nous de notre alphabet soit pour lire, soit pour écrire, ils abuseroient infailliblement de cette science par cet esprit de curiosité, que nous leur connaissons, qui les domine pour chercher avec empressement à sçavoir plutôt les choses mauvaises que les bonnes. Si on nous dit que nous ne devons pas craindre parmi eux ces abus, vû qu'ils ne pourront lire que ce qui sera émis en leur langue, et ne pourront écrire que des mots de leur langue, c'est qu'on ne sçait pas que plusieurs d'entr'eux entendent et parlent assez bien notre langue. Ce dont ils ne sçavent que trop se prévaloir dans nos assemblées, où je les ay souvent

vus fort mal à propos interrompre l'interprète qui rendoit au mieux de leur langue en la nôtre leurs harangues et les représentations qu'ils faisoient au Gouverneur François y président. A moy-même qui, au défaut d'interprète, voulus bien une fois leur en servir, ces mêmes me dirent : T'apperçois-tu, mon Père, que ce que tu rends en françois, n'est pas ce que nous disons ?—Eh quoy ? leur dis-je, voyei vos paroles : Echik m8 p8ni chkedak8 k'sschin8 k'téléguèmin8, èchk m8 p8ni délèik8 t̄an déliddèlm8lk, kin8 mikma8k8i t̄an dèchik8, ak Sakela chakmak napkachi t̄an dèlkim8lk8ik, kedaik kechpa8k mikeli-dekchn8. Voicy comme je les viens de rendre : Nous nous sentons disposés tous tant que nous sommes de Mikmaques à plutôt renoncer à la vie, qu'à cesser d'obéir au Roy notre Père en tout ce qu'il lui plaira de nous ordonner, aussi bien qu'aux officiers qui le représentent. Je leur fis voir qu'il étoit impossible de conserver en françois le sens de ce qu'ils vouloient dire, en le rendant de mot à mot ; que le tour que j'avois pris, étoit le véritable ; qu'il étoit au-dessus d'eux d'exprimer aussi fidèlement en françois de pareilles phrases mikmaques. Vous ne connoissez, leur dis-je, ni le génie de votre langue, ni le génie de la nôtre ; à peine êtes-vous cordonniers que vous voulez déjà vous donner des airs de philologues ; pour rendre en notre langue ces mots de la vôtre : kij8lk t̄an dél8girit m8i8alk8gich, qui, traduits littéralement, veulent dire : Que le créateur, selon comme il se nomme, soit béni par paroles de remerciement. Croyez-

vous qu'il faille s'en tenir à cette traduction pure et littérale, que je viens de vous en faire, parce que vous mêmes ne la pourriez pas faire, tant peu êtes-vous capables de vouloir icy me redresser dans ma manière d'interpréter ? croyez-vous, dis-je, que cette phrase est rendue en françois comme il convient qu'elle le soit ? Je vous conseille de ne dire ni oui, ni non, parce que vous n'éviteriez pas de vous rendre ridicules en affirmant, ou en niant. Voyci donc comme il faut traduire en françois ces mots : Kijšlk, t̄an délsigit, mšisalkšgich ; Que le nom du Seigneur soit béni. Ils sont alors aussi bien exprimez en notre langue qu'ils le sont dans la vôtre. C'est ainsi qu'il faut relancer et humilier ces tristes Aristarques, pour s'en faire respecter et craindre ; autrement vous les verriez sans cesse épiloguer sur tout ce que vous pourriez dire et même faire. Mais ils s'émanciperoient bien autrement, s'ils pouvoient faire usage de notre alphabet soit pour lire, soit pour écrire ; ils ne tarderoient pas à se fortement persuader qu'ils en savent beaucoup plus que ceux qui sont faits pour les instruire. Je m'aperçois depuis longtemps que l'esprit de subordination n'est pas dans ces docteurs manquez comme dans les autres, tellement orgueilleux et vains qu'ils en sont insupportables, fort mauvais chrétiens, quoi-qu'à les entendre vous les prendriez pour ce qu'il y a de plus saint, de plus pieux, de plus juste dans la nation. Pour peu qu'on s'applique à les observer dans leurs démarches, on ne tardera pas à connaître l'énorme différence qu'il y a entre ce qu'ils savent

dire, et ce qu'ils sçavent faire. Pour tâcher de persuader aux autres qu'ils sont fort au-dessus du chagrin que leur cause le peu de cas qu'ils n'ignorent pas que je fais d'eux, ils leur disent : Si nous étions comme le kokōouèch, dont les yeux ne peuvent supporter le grand jour, ah ! que nous serions chéris du Patriarche ! Mais nous avons ce malheur, si ç'en est un pour nous, d'être nez trop clairvoyans. Ils ne disent pas que par ce dernier mot ils entendent, plus spirituels, plus intelligens, plus avisez que beaucoup d'autres de leur nation ; mais qui ne le devineroit pas ? C'est ainsi que les fait parler cette enflure que leur cause ce peu de françois qu'ils sçavent. D'où il est tout naturel de croire que, s'ils sçavoient comme nous, faire usage de l'alphabet tant pour lire que pour écrire, non-seulement ils ne seroient pas supportables dans le débit de leurs pensées, mais encore seroient-ils capables de causer de grands maux parmi la nation, tant par rapport à la religion et aux bonnes mœurs, qu'au gouvernement politique. Nous ne sommes pas bien venus, continuent-ils, du Patriarche, quand nous nous présentons aux sacremens : il croit apparemment que parmi les françois nous ne pouvons pas trouver de Patriarche à qui il nous sera aussi facile de nous confesser qu'à luy. Je ne néglige point de répondre à ces sots discours, quand ils me parviennent, non ailleurs que dans mes prênes, ou dans la courte instruction que je suis en usage de toujourns faire à la fin de notre prière du soir ; et je fais en sorte, en les raportant que rien ne paroisse affecté de ma part à cet égard. Ce que

j'allègue dans ces occasions contre les vains raisonneurs, se retient et fait du bien. J'assure donc, après ce que je viens de rapporter, que de vouloir substituer notre alphabet aux caractères dont nos sauvages se servent pour lire et pour écrire, ce seroit fort mal travailler et pour eux, et pour nous. Le sauvage s'imagine que tout ce que contiennent nos livres imprimez, tant petits que grands, n'est que pour le porter à Dieu, l'exciter à être bon priant, luy parler de vertus à pratiquer, et de vices à fuir, l'entretenir sur l'état où se trouvent nos âmes détachées de nos corps par la mort ; luy apprendre ce qu'ont fait autrefois les premiers priants, les austérités des uns, la force et la constance des autres à confesser la prière au milieu des supplices que leur faisoient endurer les ennemis du nom de Jésus-Christ ; en un mot le sauvage croit que tout ce que contiennent nos imprimez est ou pure parole de Dieu consignée par écrit, ou paroles de quelque grand serviteur de Dieu mise par écrit pour le bien de l'homme Priant, qui peut luy-même la lire, ou se la faire lire par d'autres. Ouvrez devant un sauvage un livre, duquel vous entrepreniez de luy interpréter ce que vous voulez alors y lire. Si ce que vous en lisez en sa présence ne luy frappe pas l'oreille des noms de Dieu (Nixkam), de Jésus-Christ (jèchouk'lit), de sauveur (ouèchtaouïlk), de Rédempteur du genre humain (mechta ouschedaouï ouet), de Marie Vierge par excellence (ouèlinaxkouet Mali), de Prière (Elajoudmakan) &c, au moins de quelque chose qui ait relation à la Prière, il croira

vrayment que vous badinez, et que vous faites dire au livre tout ce qu'il ne dit pas. D'où vient cette façon de penser du sauvage ? c'est qu'il croit fermement que ce que je viens de rapporter ci-dessus, est ce qui mérite seul d'être consigné par écrit, et imprimé de même. Un d'entr'eux, qui entend fort bien le françois, me comptoit un jour qu'ayant été obligé de séjourner pendant quelque temps à Louisbourg en maison bourgeoise, il voyoit tous les soirs le maître de la maison prendre un livre, dans lequel il lisoit en présence de toute sa famille ces paroles : De tous les Dieux le plus puissant est le Dieu de l'amour. Dans l'univers tout luy obéit, tout luy est soumis ; son souffle et ses traits l'emportent en vertu et en efficace sur tous les bruslots que Jupiter souverain de l'Olympe tient en sa main. Mars, ce Dieu de la Guerre, ne luy résiste pas ; c'est par ce Dieu que le cœur de tous les cœurs le plus dur s'amolit, que l'humain de tous les humains le plus farouche, le plus barbare, le plus insensible, le plus intraitable &c. se métamorphose tout à coup. Voyez ces maîtres du monde aux pieds d'une beauté qu'ils adorent, etc. Je ne pouvois, continuoit le sauvage, m'imaginer qu'il tirât de son livre ce qu'il nous disoit tantôt en chantant, tantôt en récitant : car cet homme là est Priant aussi bien que toute sa famille ; ce qui me porte à croire qu'il badinoit, et qu'il ne disoit point ce qui étoit dans son livre. Mais ce qui me fait encore croire qu'il badinoit, c'est qu'il répétoit souvent en chantant, qu'avec de l'or qui tomboit du ciel comme de la pluie, le grand Dieu de l'Olympe

avoit sçu tromper une fille enfermée dont je ne scaurois te dire le nom. Si tu avois vû comme moy cet homme le livre à la main chanter et réciter de même, tu aurois, je pense, juré qu'il tiroit tout cela de son livre. Tu crois, lui répondis-je, que j'aurois juré que son livre contenoit de pareilles sottises ? Que penses-tu donc de moy ? voyci ce que tu m'aurois vû faire alors, si j'y avois été toy présent. J'aurois dit au maître de la maison : L'instrument que vous avez entre les mains ne peut rendre les sons que vous voulez luy faire rendre ; laissez-le donc là, et contentez-vous de les exécuter de bouche. C'est comme si je luy avois dit : Le livre que vous avez entre les mains ne peut rendre à vos yeux ce que vous récitez et ce que vous chantez ; laissez-le donc là, et contentez-vous de nous réciter et de nous chanter sans livre tout ce que vous suggère votre humeur badine. Mais, mon Père, repartit le sauvage, je n'ay guère manqué en te disant que tu aurois vrayment cru, si tu l'avois vû, qu'il tiroit de son livre les récits et les chants qu'il nous faisoit, d'autant qu'il avoit des lunettes plantées sur le nez, à l'aide desquelles il paraissoit facilement trouver dans le livre ses récits et ses chants. Non, luy dis-je une seconde fois, les lunettes ne m'auroient pas imposé ; j'aurois seulement pensé que c'étoit un second badinage ajouté au premier. Comment veux-tu que ce n'ait pas été un pur badinage de sa part, puisque tu sais comme moy que ce qu'il récitait et chantoit ne pouvoit se trouver dans le livre ? Cependant je trouve qu'il faisoit très-mal en affectant de tirer de pareilles

sottises d'un livre où elles ne peuvent se trouver. Cette dernière raison parut plus satisfaire le sauvage que la première. Quand ce ne seroit seulement que par rapport à cette façon de penser des sauvages touchant les livres imprimez, je pense que nous faisons sagement de nous en tenir à nos hiéroglyphes, avec lesquels nous leur donnons facilement connoissance de tout ce qu'il faut qu'ils sachent de la religion qu'ils professent, et des maximes qu'elle établit pour les bonnes mœurs. Mais lorsque nous considérons encore que nous avons à vivre avec une nation qui, quoiqu'elle ait toujours été jusqu'aujourd'hui très-attachée et très-soumise au gouvernement françois, pourroit peut-être à l'avenir nous manquer, nous trahir, enfin se détacher de nos intérêts, qui sçait s'ils ne se serviroient point à cette fin de cet art d'écrire, que nous leur aurions communiqué? Il ne faudroit pour cela parmi eux que quelque mécontent, que quelque homme ou quelque fille subornez, gagnez corrompus, qui par lettres agiroient au loin sur le cœur des autres, et par là nous plongeroient dans des maux que nous n'aurions sans doute pas prévus. Il y a parmi eux des esprits remuans, inquiets, chagrins, turbulents, à qui je connois qu'il ne manque que ce sçavoir faire, pour être bien capables de manœuvrer de même, surtout en temps de guerre. C'est dans nos assemblées que ces sortes de génies là se font connoître. Jamais ils ne sont de l'avis de la plus saine et de la plus considérable partie. Vous voyez, dans tout ce qu'ils proposent, toujours quelque chose d'inique à

faire, à machiner entr'eux, contr'eux mêmes, ou contre quelques habitans des côtes françoises. Pourquoy, par exemple, diront-ils, trouver mauvais que nous sortions de ces terres-cy pour aller hyverner dans d'autres endroits où nous ne pouvons manquer de trouver abondamment de quoy manger, et où nous ferons en pelleterie bien au-delà de ce qu'il nous faut pour payer nos dettes ? Tous les jours le Patriarche nous dit : Mes enfans, soyez fidèles à payer ce que vous devez ; souvenez-vous pour cela de ne pas perdre votre temps. Nous ne demandons pas mieux que de nous conformer à ses avis, et c'est bien vouloir nous y conformer que d'entreprendre d'aller au loing chercher ce que nous sommes plus sûrs d'y trouver qu'icy ; pourquoi donc s'y oppose-t-il ? D'ailleurs notre dessein est de faire un présent à notre Eglise aussitôt que nous serons de retour. Voilà le vray langage du sauvage quand il a réellement envie de tromper et de ne pas seulement accomplir un *iota* de tout ce qu'il promet. Il va effectivement au loin, comme à l'Isle de Terre-Neuve, où il ne manque point de faire fort bonne chasse ; mais il n'en rapporte jamais rien qui vaille, parce que le vray dessein qu'il avait en y allant n'étoit autre que d'employer toute la pelleterie qu'il y devoit faire, en eau-de-vie et en vin de Navarre, que les pêcheurs de ces côtes-là leur donne sans scrupule en échange. Un autre me dira en pleine assemblée : Mon Père, nous avons trouvé des bestiaux éloignez de beaucoup plus de trois lieues des habitations françoises ; nous les regardons comme perdus et égarez.

pour jamais dans les bois : ne seroit-il pas mieux que nous les tuassions pour profiter de leur chair et de leur peau, plutôt que de les laisser perdre ? Je réponds alors : Quand je sçaurai que ce n'est pas vous mêmes qui les avez fait fuir jusqu'à cette distance dans les bois, je sçaurai à vous dire s'il convient que vous vous en empariez. Si vous vous avisez de le faire avant la réponse que je vous dis d'attendre, M. le Gouverneur en sera informé, et l'entrée de l'Eglise vous sera refusée jusqu'à ce que vous m'avez apporté soit en argent, soit en effets ce que ces bestiaux seront reconnus valoir : car que ces bestiaux se soient écartez d'eux-mêmes sans que vous les ayez fait fuir, je le veux bien ; mais, en mettant vous mêmes la main dessus sans avoir égard à ce que je viens de vous dire, il ne se pourra que vous ne vous fassiez violemment soupçonner de les avoir vous-mêmes chassés jusques dans l'endroit où vous les aurez tuez. Un troisième après celui-ci me dira : Sçais-tu, mon Père, que j'ai dernièrement voué d'aller incessamment avec ma famille à notre grande mère Sainte Anne ? Si j'y allois sans t'en avoir donné avis, tu m'en voudrais. A cela je réponds : Ce ne seroit pas sans raison que je t'en voudrais, comme j'en veux à tous ceux qui y vont, soit qu'ils me le disent, ou ne me le disent pas. Je m'explique : quand on entreprend de faire des pèlerinages dans des vues et des intentions tout autres que celles que je sçai que vous avez en allant à Sainte-Anne du Canada, je m'en réjouis, bien loin de m'en attrister. Je sçay alors qu'on y va dans l'intention de marquer

sa reconnaissance à la Mère de Marie Vierge par excellence dans l'endroit où elle est spécialement honorée, pour les grâces particulières que l'on croit avoir reçues dans certaines conjonctures de Dieu par son intercession. Or, en y allant de même, que peut-on avoir dans le cœur sinon le désir de se rendre le plutôt que faire se peut au lieu de dévotion marqué ? d'y accomplir aussitôt qu'on y est arrivé ce qu'on a promis d'y faire ? de prendre ensuite le party de s'en revenir, toujours dans les dispositions de mettre à profit toutes les grâces qu'on reconnoît avoir reçues de Dieu par l'intercession de la sainte invoquée ? Dites si c'est ainsi que vous accomplissez les vœux que vous faites à Sainte Anne du Canada ? Vous y allez, et, pour vous y rendre aussi bien que pour en revenir, vous mettez des années. Pourquoi ? c'est qu'en y allant, vous n'êtes pas bien intentionnez. Vous sçavez que chemin faisant vous ne manquerez point de trouver des buveurs d'eau-de-vie comme vous, avec qui il vous faudra visiter de compagnie toutes les habitations françoises de ces côtes les unes après les autres, non à d'autre dessein que d'y aller chercher de l'eau-de-vie, qui ne vous est donnée que pour la pelleterie, ou l'huile que vous portez, dites-vous, à votre Grande mère Sainte Anne, mais qu'en bonne vérité vous ne portez avec vous que pour avoir de quoy commettre à votre aise les plus grands excès en boisson. Ensuite de ces excès, dans quels autres ne tombez-vous pas ? Quand vous avez ainsi dépensé, perdu, dissipé ce que vous aviez mis de réserve pour

être déposé dans le lieu où votre Grande Mère Sainte Anne est spécialement vénérée, vous entreprenez ni plus ni moins de vous y rendre ; mais hélas ! quelle figure y allez-vous faire ? le dirai-je ? non, il faut que je sache quelquefois me taire sur certains endroits de votre vie dont je sens que le récit n'est réellement pas supportable ; sachez-m'en gré, si vous voulez, ou non. Enfin, ce lieu de dévotion que vous avez visité, vous en revenez, en quel état, en quelles dispositions, en quel équipage ? Dieu le sçait. L'état où se trouvent de pauvres gens qui en voyageant ont eu le malheur de tomber entre les mains de coquins, de larrons, de pillards, tel est le vôtre, quand vous arrivez au bout de deux ou trois ans de Sainte-Anne du Canada ; de plus grandes dispositions à mal faire sont tout ce que vous raportez pour fruits de votre pèlerinage, et vous paraissez, en arrivant chez nous, dans l'équipage de vrais mendiants. Ce spectacle que vous me donnez alors, me fait hausser les épaules sans vous plaindre. Ce sont ces grands enfans tant garçons que filles qui vous appartiennent, que vous avez rendus témoins de tous vos dérèglements, qui n'ont pu prendre sur vous que de fort mauvais exemples, et que je dois véritablement plaindre. Faites plutôt ce que vous voyez faire icy aux plus sages d'entre vous. Rendez dans notre Eglise vos vœux au Grand Dieu par l'entremise de Sainte Anne, qui, je vous assure, est autant icy en état de prier pour vous, de vous protéger, de vous faire obtenir l'effet de vos demandes, qu'au lieu où est son oratoire, n'en doutez pas. Mais, pour vous faire

voir qu'en vous détournant d'y aller, je n'ay précisément en vûe que le bien de vos âmes, demandez à tous ceux qui m'ont obéi à cet égard ce que je leur ay dit de faire en conséquence ? Vous n'ircz point, leur disoi-je, mes enfans, à Sainte-Anne en Canada, mais ce que vous vous êtes engagéz par vœu d'y donner, y sera remis fidèlement par des occasions sûres que je vous en ferai trouver.

Il se tient, dans ces assemblées, de la part de ces mêmes génies caractérisés cy-dessus beaucoup d'autres propos de cette nature que je ne rapporte pas. J'en ay déjà assez dit pour vous ennuyer, et même pour vous dégoûter de lire la suite de ces tristes mémoires. Dans cette intention que j'ai de faire connoître à fond ces sauvages-cy, je ne puis guères omettre ces sortes de détails, heureux suis-je d'avoir au moins à m'excuser de même pour me rendre tant soit peu plus supportable. Il faut toujours, autant que faire se peut, donner à nos raisonneurs des raisons qui l'emportent sur les leurs. S'ils ne s'y rendent pas, ils en sont au moins humiliés, et n'osent plus entreprendre qu'en cachette de faire valoir leurs propositions qui n'ont pas été goûtées dans l'assemblée. J'ai heureusement réussi à leur faire perdre la coutume de tenir des assemblées uniquement entr'eux, autant de fois qu'ils se voyoient tous réunis soit à Maligaonèche notre ancienne mission, soit sur notre Isle de la Ste. Famille, où nous nous sommes installés depuis 1750 ; actuellement, quand il est nécessaire que nous nous assemblions, c'est toujours chez le comman-

dant du Port-Toulouze avec le chef décoré de sa médaille. Si le chef ne s'y trouve point, ils ont beau demander à s'assembler, on ne le fait point, et l'assemblée est remise jusqu'à l'arrivée du chef, c'est ainsi que nous travaillons à leur inspirer de plus en plus l'esprit de subordination, et nous avons la satisfaction de voir que messieurs nos commandans maintiennent avec fermeté cet arrangement que nous avons pris déjà depuis longtemps. Hors de ces assemblées, rien ne se décide de ce qui les importe. Quelle digression !

Je reviens aux sauvages que j'ai laissés à la porte de notre petite Eglise ; nous y entrons tous, excepté les femmes qui se tiennent à l'entrée. La messe se dit, à la fin de laquelle j'avertis tous nos guerriers de se confesser avant de partir. Je leur demande une heure de temps pour moy, après quoy je reviens les trouver pour les écouter. Soixante-et-dix-sept se présentent. Je suis à les confesser depuis midy jusqu'à six heures du soir. Je fais ensuite la prière, et ils partent. René, chef des sauvages de l'Akadie, un des plus vaillans mikmaques qui fût alors, se met à leur tête. Ils traversent en canots le Bras de mer qui nous sépare du Portage, et marchent en chantant leurs chanson de guerre jusqu'au Grand lac de Miré, qu'ils traversent pendant la nuit par le moyen de radeaux qu'ils font. Au jour ils se trouvent dans les plaines de Lorenbee où ils rencontrent un détachement de cent cinquante françois commandez par M. Beaubassin de la Vallière, auquel ils se joignent sur le champ. Ils apperçoivent, un gros peloton de troupes angloises, composé au

moins de six cents hommes, qui fait mine de vouloir fondre sur eux en tirant et en précipitant le pas vers l'endroit où ils ne font que d'arriver. Aussitôt René se dépouille, et ne garde sur luy que sa médaille ; il dit aux autres en la leur montrant : Mes frères, voyci l'image de notre Père, battons-nous ? Todouc, nān K'ouschinou ōntouikatiguen, madeundīk ? Les autres, pour la plus part dépouillez comme luy, répondent à ce qu'il leur a dit par le cry de guerre, et luy disent : Ça, battons-nous ; Tok madeundīnēch. Aussitôt, voyant les anglois s'arrêter tout à coup à portée de fusil, et prêts à faire feu sur eux, ils ne perdent point de tems, font leur décharge sur la première ligne des ennemis, qu'ils éclaircissent notablement. Ils rechargent prestement et promptement, et tirent ; ils ne font autre métier depuis six heures du matin jusqu'à ce que le soleil se couche, les ennemis de leur côté tirant sans cesse sur eux. René va aux uns, revient aux autres, les encourageant tous, en leur criant : Nous sommes sur une terre pelée, qu'importe, vive le Roy notre Père ; les françois y sont aussi comme nous, nous ne faisons tous qu'un. Mourrons s'il le faut, c'est pour la Prière ; mais tuons auparavant. Presqu'aussitôt après que ce brave sauvage eût cessé de parler de même, il reçoit un coup de feu dans l'estomac qui le renverse par terre. Il veut se relever pour tirer de nouveau, mais les forces luy manquent totalement. Il fait le signe de la croix, et dit en présence de plusieurs françois et sauvages qui l'entourent : Allez, mes frères, allez vous battre pour la Prière jet

pour le Roy notre Père qui en est dans ce païs cy le soutien. O mon Dieu, que je ne tombe pas entre les mains des anglois ! portez-moy, mes frères, dans quelque petit enfoncement à l'écart, et couvrez-moy de quelque chose. Quatre sauvages le portent à environ cent pas de l'endroit où on se battoit, le mettent dans une espèce de petit fossé qu'ils rencontrent heureusement, le couvrent de mousse, après avoir bien à la hâte appliqué sur sa playe plusieurs morceaux et lambeaux de leurs chemises imbibés de thérébentine, et reviennent se battre. Les anglois ne remuent pas, mais ils font et sur les sauvages et sur les françois de si fréquentes décharges, que s'ils tuent peu des uns et des autres, ils ne manquent pas à chaque de leurs décharges d'en blesser beaucoup. Hélas ! que n'auroient-ils pas fait, s'ils avoient sçu mieux s'y prendre ! Cinq des sauvages se trouvent tout à coup hors de combat, l'un pour avoir le bras cassé à deux endroits, l'autre pour avoir reçu un grand coup de fusil dans l'épaule, un troisième pour se trouver dangereusement blessé de même, mais un peu plus bas que l'épaule, un quatrième pour avoir été frappé à la joue gauche d'une balle qu'il reçut dans sa bouche, et qu'il avala tout de suite avec cinq dents molaires, deux supérieurs et trois inférieurs. Enfin le cinquième pour avoir reçu un coup presque tout semblable au quatrième, à la joue gauche, avec cette seule différence, que la balle luy endommagea la langue, et lui fendit la lèvre inférieure au côté droit. Un autre tombe tout de suite après ceux-cy d'une balle qui luy casse l'os de

la cuisse. Les soixante-et-trois continuent de se battre, parce que, quoiqu'ils croient leur chef mort, ils retrouvent dans celui qui est à la tête du détachement françois un homme qui a l'art de les exciter à bien faire, et qui sçait bien comment il faut agir avec eux dans ces occasions, pour qu'ils ne lâchent pas pied. Trois se trouvent subitement blessés sans qu'ils sachent comment. C'est par leurs fusils qui crèvent entre leurs mains. Ils ne reconnoissent cet accident qu'après avoir repris leurs sens. Deux de ces trois ainsi blessez veulent revenir à la charge ; mais ils reconnoissent leurs mains gauche hors d'état de leur pouvoir servir alors. Le troisième reste comme privé pour toujours de la faculté de voir par le trop de poudre enflammée qu'il a reçu dans les yeux. Trois du détachement françois tombent morts des balles qu'ils ont reçues dans la tête ; plus de quinze se trouvent mortellement blessez aux cuisses, aux jambes, aux bras et dans l'aine. Ils continuent de faire feu sur l'ennemi jusqu'à ce que la poudre et les balles viennent à leur manquer. Cependant les anglois voyant plusieurs des leurs tomber morts, et plusieurs blessez à mort à chaque décharge que font sur eux les françois et les sauvages, n'observent plus d'ordre dans leurs rangs, on les entend crier mille et mille fois *ouras*. On les voit se tenir fort écartez les uns des autres, toujours néanmoins sur une espèce de ligne droite parallèle à la nôtre, mais beaucoup plus longue. On ne discontinue pas de faire feu de part et d'autre ; plusieurs sauvages se trouvent blessez, les uns aux bras, les autres aux

jambe, sans qu'ils s'en aperçoivent. Il en est de même des françois, dont le commandant se trouve blessé aussi d'une balle à la jambe. Les anglois de leur côté entrent en désordre, se trouvent désolés par le feu continuel que font sur eux les sauvages dont les coups ne manquent guères de tuer ou de blesser ceux sur qui ils sont portez; on les voit de plus se ramasser tous précipitamment et en foule autour de leur commandant qui apparemment vient d'être tué ou grièvement blessé. Ce commandant ne paroît plus, et les anglois paroissent de nouveau vouloir recommencer leur feu. Mais la poudre et les balles venant à manquer totalement aux nôtres, ils sont obligez de se retirer. D'ailleurs le jour finit, il est temps de gagner les bois, plus de vingt du détachement françois qui ne peuvent se sauver comme les autres sont faits prisonniers. Les anglois toujours fort supérieurs en nombre, malgré le monde qui leur a été tué, se trouvent maîtres de la plaine, tous les sauvages tant blessez que ceux qui ne l'étoient pas gagnent avec les françois et leur commandant les bois de Miré. Là ils se divisent, les uns pour tâcher de se rendre à Louisbourg pendant la nuit, les autres, qui sont les sauvages, pour se rendre de l'autre côté du Portage de L'abrador, qui étoit l'endroit où nous les attendions. Ils travaillent à faire le plus promptement qu'il leur est possible des civières et des brancards pour emporter avec eux les estropiez et les rendre au Portage. A la pointe du jour, trente-huit des leurs viennent à leur rencontre dans le dessein de se joindre à eux pour se battre; mais ils voyent

bien qu'il faut revenir avec les autres extrêmement fatiguez ; ils se chargent eux-mêmes du transport des blessés, et les rendent au Portage vers les huit heures du soir du lendemain de l'action, dans les plaines de Lorenbec. Ces trente-huit plus vieux que jeunes étoient restés avec nous faute de fusils et de munitions. La nouvelle nous étant venue que M. Beaubassin avoit à donner tout ce qui leur manquoit en munitions et mêmes en vivres, ils ne tardèrent pas d'entreprendre de venir joindre leurs camarades quoique fort inutilement ; car ce n'étoit pas seulement les fusils, la poudre et les balles qui manquoient, mais encore les vivres, qui furent pillés et enlevés par des fuyards du détachement françois bien auparavant l'arrivée des premiers sauvages dans les plaines de Miré. Pendant plus de trois semaines que nous restâmes de l'autre côté du Portage, nous n'y vécûmes que d'huitres, d'anguilles et d'épelans que nous attrapions comme nous pouvions. Pendant tout ce temps là, les anglois passent et repassent cent et cent fois auprès du pauvre René couvert de mousse dans un fossé, qu'ils n'aperçoivent pas. René, qui depuis quelques heures a repris ses esprits, se sent en état de pouvoir sortir de l'endroit où il est ; il n'ose pourtant l'entreprendre, parce qu'il entend trop près de lui des soldats anglois qui vont et viennent, cherchent et furtent de tous côtés, il tremble qu'ils ne le découvrent. Enfin la nuit absolument venue, n'entendant plus personne, il sort de son fossé, gagne le bois et le grand chemin qui conduit à Louisbourg. Il a le bonheur de rattrai-

per une partie du détachement françois, à la tête duquel il connoît qu'est M. de La Vallière, qu'il prie aussitôt de le faire passer avec luy jusque dans la ville. On le fit embarquer avec plusieurs autres dans une chaloupe, et ils eurent le bonheur de se rendre tous à Louisbourg avant le soleil levé. Tous les autres sauvages étoient aussi bien que moy dans l'intention de faire le même chose ; nous avions déjà essayé de nous y rendre par deux fois, ce qui ne nous réussit pas, vû que dès lors la Batterie Royale étoit au pouvoir de l'ennemi, et que depuis cette batterie jusqu'à la porte Dauphine, tout le chemin qu'il y a à faire étoit rempli de Londrins et de Bastonnois ; d'ailleurs les voitures par eau nous manquoient, l'ennemi ayant fait brusler à sa descente tout ce qu'il avoit pu trouver d'esquifs, de chaloupes, de canots et de pirogues échouez le long de cette côte. René, fort connu de messieurs Du Chambon et Bigot et de la plupart des officiers de l'état major, fut bien reçu. On le mit à l'hôpital, où son mal, bien loin de diminuer, ne fit qu'augmenter. Il en sortit de luy même le jour qu'il sçut qu'on devoit capituler avec l'ennemi. Il alla trouver M. le Commandant, à qui il dit : Je vois bien que nous voilà rendus à la veille de voir icy un autre maître que notre Père Louis ; cette idée m'est insupportable, mais je mourrai à moitié avant de voir de mes yeux ce que je te dis : je prends donc dès maintenant mon party, je te dis adieu, et je parts pour aller trouver mes frères. Il ne partit pourtant que le lendemain de la capitulation faite, avec plusieurs

françois, qui le conduisirent jusqu'à plus d'une lieue de distance de la ville. Quand nos sauvages furent tous arrivez et rendus au Portage de L'abrador, ils nous firent voir trois feux à la distance de cent pas les uns des autres. De l'endroit de la côte cù étoit le premier feu à droite, nous vîmes le feu de trois coups de fusils tirés successivement, et en entendîmes de même le bruit ; deux ou trois minutes après, nous vîmes, et entendîmes le feu et le bruit de trois coups de fusil au feu du milieu. Nous vîmes et entendîmes de même, trois minutes après, au dernier feu. Ce signal, dont nous étions convenus lors de leur départ, fut si exactement fait et donné, que sur le champ les filles et les femmes s'embarquèrent dans nos canots pour aller prendre tous nos guerriers et les passer de notre bord ; ce qui nous occupa toute la nuit jusqu'au jour, à cause de ceux qui étant dangereusement blessez ne pouvoient s'embarquer et se débarquer qu'avec beaucoup de peines. Je passai toute ma nuit à la côte à les recevoir les uns après les autres, à les embrasser tendrement, à consoler les blessez, à leur dire que s'étant battus dans de si bonnes intentions, j'espérois qu'aucun d'eux ne mourroit de ses blessures, pas même de ceux de qui les playes paroisoient mortelles. " A ce coup, leur dis-je, je vous reconnois pour de vrais enfans et serviteurs de Louis. Les plus belles médailles dont puissent être décorés les chefs soit françois, soit sauvages, ne valent pas toutes ensemble ce que ceux d'entre vous qui ont été les plus légèrement blessez en montrent de marques. Vous n'êtes en

tout pour le présent que cent quinze, nombre que je préfère à un plus grand qui ne m'auroit peut être pas donné en semblable occasion d'aussi grands sujets de contentements, que ceux que vous me donnez aujourd'huy. Je vois en vous un cœur vraiment attaché à la Prière, je vois en vous de vrais guerriers. A l'aspect des plaines où il a fallu vous battre et tenir tête à un ennemi qui vous étoit fort supérieur en nombre, et beaucoup mieux muni que vous, vous ne vous êtes nullement déconcertez. Quatorze de vos plus jeunes garçons qui peuvent à peine soutenir le poids et la pesanteur de vos armes à feu, et que nous croyions tous qui ne vous suivoient que pour voir, ou du moins apprendre ce que vous deviez faire, et ensuite nous le rapporter ; ces quatorze, dis-je, que je nommerai plutôt enfans que garçons faits (car vous savez qu'ils n'étoient et ne devoient pas non plus être compris dans votre nombre de soixante-et-quinze), j'apprends de la bouche de Petit-Jean votre major, qu'ils ont aussi constamment que vous fait feu sur l'ennemi, qu'ils ne se sont retirez qu'avec vous des plaines, qu'un de ces quatorze est blessé à la cuisse droite, et trois autres aux jambes. ” Un des blessez me dit : “ Mon Père, je m'apperçois que tu te fatigues extraordinairement en nous parlant, car tu me parois avoir le visage comme ensanglanté, et même je crois que tu rends le sang par la bouche. ” M'étant aussitôt frotté le visage et surtout les lèvres avec mon mouchoir, je le vis teint d'un peu de sang que je reconnus être du leur, surtout de ceux qui avoient été blessez au visage,

duquel en les embrassant tous fort tendrement, je m'étois coloré le menton, la bouche et les joues. " Tu ne me verrois pas tel, luy dis-je, si à votre arrivée je n'avois pas si amoureusement collé mon visage sur tous les vôtres. Enfin je vois en vous tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, de vrais serviteurs du Roy Très-Priant, dignes par conséquent de ses attentions. J'espère, Dieu aydant, que vous guérirez tous de vos blessures, il ne vous en restera que les marques qui seront à jamais glorieuses pour vous. Bénissez Dieu, de ce qu'aucun de vous n'est tombé entre les mains de l'ennemi, de ce que vous avez eû le bonheur de vous rendre tous icy à l'exception de René, dont nous ne sçavons pas encore le sort. Vous pouvez bien penser que pendant votre absence je n'ay pas cessé de vous avoir tous présens au saint autel, et que dans nos prières du soir nous avons demandé à Marie Vierge par excellence qu'elle vous protégéât spécialement." Alors Petit-Jean leur major me raconta fort exactement tout ce qui s'étoit passé entre eux et les anglois dans les plaines de Lorenbec. " Après, me dit-il, que René nous eût tous exhortez à faire notre devoir en bons guerriers, nous offrîmes tous à Dieu nos vies pour la Prière et pour la deffense de ce païs appartenant au Roy notre Père. Dès ce moment tu nous aurois vû agir en gens qui ne pensent plus ni à vie, ni à mort. Il n'y eut que la poudre et les balles qui vers le soir, étant venus à nous manquer, rallentirent notre vivacité et notre feu. Sur le champ l'idée me

vint d'aller avec deux de mes frères au lieu où étoient les françois et les sauvages hors de combat par les blessures qu'ils avoient reçues. En y allant à toutes jambes, nous faisons rencontre de trois françois étendus morts, dont nous prenons les fusils, la poudre et les balles, et sans aller plus loin, nous revenons faire part aux autres de notre trouvaille ; ce qui ne nous fournit pas plus de trois coups à chacun." Ensuite il me raconta comment ils s'étoient retirez, et, en finissant, il me dit : " Puisque tu t'es tant plû à embrasser mille et mille fois les blessez, fais cette grâce à mon chapeau, fais cette grâce à mon habit, qui sont du nombre ? " Je regardai son chapeau, qui étoit percé dans son bord de deux coups de balle, l'un à droite et l'autre à gauche, j'examinai son habit qui étoit un habit de munition dont feu M. du Quênél luy avoit fait présent quelques jours avant sa mort, aussi bien que du chapeau et d'un hausse-col. J'apperçus sur les pans ou les plis de cet habit plusieurs trous de balles. " Je ne veux pas te tromper, me dit-il, tant que je me suis battu, je n'ay pas eû mon habit sur moy, ainsi il les a reçus sans moy ; mais pour mon chapeau, je l'ay toujours eu sur la tête, et l'image de notre Père a toujours été pendue à mon col. " Après luy tous les autres me racontèrent à l'envy de quelle façon ils s'étoient comportés dans cette occasion ; les blessez me parlèrent des vœux qu'ils avoient faits pour obtenir de Dieu par l'intercession de Ste. Anne la force de se rendre au moins à l'endroit où ils se voyoient actuellement rendus. Celui qui avoient le bras cassé à

deux endroits me dit : “ Regarde, mon Père, comme un vray miracle de ce que tu me vois icy. Après m’être mis en route pour m’y rendre sans l’aide de qui que ce soit, je suis tombé, environ à une lieue de l’endroit d’où j’étois parti, dans une si grande foiblesse, que je comptois bien ne te plus revoir ; j’ay dit, dans le fort de ma foiblesse, plus de cœur que de bouche : “ Je te promets, ô notre grande Mère Ste. Anne, qui as pour fille Marie Vierge par excellence, et pour petit-fils Jésus-Christ notre Sauveur, que si tu m’obtiens de pouvoir me rendre seulement là où est notre Patriarche, mes enfants iront à ton oratoire, et te porteront les prémices de leurs chasses.” Etant revenu de ma foiblesse, et me sentant assez de force pour marcher tout doucement, je me suis remis en chemin ; après environ deux heures de marche, j’ai senti tout à coup une grande défaillance de cœur, j’ai vu en même temps que je perdois beaucoup de sang. Je me suis tout de suite laissé tomber au bord d’un ruisseau, dans lequel j’ai pu à grande peine tremper mon chapeau pour me le porter sur le visage. Je me suis alors senti affoibli au point de croire que je ne me relèverois pas de cet endroit là. J’ay dans mon cœur répété les mêmes promesses que j’avois faites dans ma première foiblesse à notre Gde. Mère Ste. Anne. Je suis ensuite resté là sans presque sentir que je vivois, pendant près d’une heure. Après quoy me sentant un peu remis, et voyant que je perdois toujours beaucoup de sang, j’ai de ce bras-cy déchiré ma chemise par lambeaux, n’ayant pu la tirer entière-

ment de dessus mon corps. J'ay si bien pû envelopper de ces lambeaux et en saisir ce bras que tu vois, aux endroits où sont les fractures, que depuis ce ruisseau d'où je suis une seconde fois parti pour me rendre jusqu'icy, je n'ay pû m'appercevoir que je perdois mon sang comme auparavant. Après cette précaution prise, je me suis mis en marche, et Dieu m'a fait la grâce de ne pas discontinuer de marcher jusqu'à ce que j'ay été rendu icy. ” Je ne pûs m'empêcher de luy dire que sa grande confiance luy avoit fait obtenir l'effet de ses demandes. Quand ces gens-là, monsieur, demandent quelque grâce particulière à Dieu par l'intercession de ses saints, ils le font avec une foy admirable ; aussi en sont-ils mieux et plus fréquemment exaucez que nous. “ La raison, me disent-ils quelquefois, pour laquelle vous sentez moins que nous le secours de celuy qui veille sur toutes choses, est que vous êtes pour l'ordinaire bien mieux que nous pourvûs de moyens humains pour pouvoir vous tirer d'embarras quand vous y êtes : or, Dieu le sçait, celuy qui a sur le dos une bonne couverture et d'amples mitasses aux jambes, avec de quoy faire de bonne sagamité dans sa cabanne toutes les fois qu'il luy prend envie de manger, a-t-il besoin qu'on luy donne de quoy couvrir son soy-même, et de quoy couvrir ses jambes, comme aussi de quoy manger ? ” Un jour un de ces grands raisonneurs sur tout, qui ne sont tout au plus que *scioli*, et dont l'on trouve icy assez bon nombre, disoit par interprête aux sauvages assemblez au Port Toulouze : “ Croyez-vous, mes camarades, que

les saints puissent entendre les prières que nous leur adressons et les demandes que nous leur faisons?— Pourquoi pas, luy répondirent-ils? veux-tu que ces excellens personnages en qui Dieu loge, et qui logent en Dieu pour toujours, n'en sachent pas plus que toy et nous? crois-tu qu'ils ne connoissent que comme nous, dans l'heureux état où ils sont? crois-tu que le grand Dieu ait refusé à notre Mère Marie, à notre grande Mère Ste. Anne, et à tous les autres Bienheureux en luy, le don de connoître tout ce qui se passe icy bas? de combien de bons Priants ne nous parlet-on pas tous les jours qui même avant leur mort avoient reçu de Dieu le don de connoître tout ce qui se passoit dans l'intérieur d'autres hommes?—Mais, reprenoit ce scrutateur de la religion, le tout est de sçavoir comment vous comprenez qu'ils entendent toutes les fois que vous priez de s'intéresser pour vous auprès de Dieu.—Mon frère, luy répondit notre chef de prière, dis plutôt que le tout est pour toy et pour nous de travailler à devenir ce qu'ils sont; alors nous ne serons plus en peine de le comprendre, et d'en rendre raison. Croy toujours en attendant cet heureux moment, qu'il t'est aussi bien qu'à nous avantageux de les invoquer; car ils sont plus amis de Dieu qu'aucun des vivans d'icy bas, quelque bon Priant que tu le supposes; c'est ce que tu ne sçaurois nier." Il leur fit encore cette question: "Quelle différence faites-vous des crucifix que je vois que vous portez tous pendus à votre col, à ce que vous recevez dans vos bouches quand vous allez communier?" Le

chef de Prière, se levant et se tournant du côté des autres, leur dit : Mes frères, voyei là vis-à-vis de vous et de moy un grand miroir qui nous représente au mieux. Sommes-nous réellement dans ce miroir ce que nous sommes icy tous placez devant ? ” Le faiseur de questions ayant vû ce chef de Prière se tourner du côté des autres, crût qu’il se trouvoit embarrassé à luy répondre ; mais l’interprète luy rendant ce que ce chef de prière venoit de luy dire, il en parut si surpris et si étonné qu’il s’imagina que l’interprète avoit plutôt donné cette réponse pour eux, qu’eux-mêmes n’avoient été capables de la donner. Néanmoins il ne tarda pas à croire le contraire par l’aveu sincère que luy fit l’interprète qu’il n’auroit pas été capable luy-même de donner sur le champ une pareille réponse. Je vous prie, dit-il à l’interprète, de leur demander encore ce qu’ils pensent de tous les corps de tous ceux qui sont morts depuis le commencement du monde jusques à présent, de ceux qui meurent tous les jours, et de tous ceux qui après nous mourront comme nous jusqu’à ce que le monde prenne fin. “ Il n’est pas difficile de répondre, dirent-ils : le Grand Livre de la Prière porte que toute chair ressuscitera, que nous paroîtrons tous avec nos nous-mêmes et nos ombres au dernier de tous les jours devant Jésus-Christ assis. Nous ne travaillons point à comprendre comment ce rappel de tous les corps de la mort à la vie se fera. Il nous suffit de sçavoir que le Grand Dieu l’a dit par la bouche de son fils unique ; car ce qui part de Dieu est vray pour jamais. Ainsi nous croyons que cette

même chair dans laquelle nous vivons maintenant après s'être séparée de nos ombres, paroitra de nouveau rejointe à nos ombres devant J. C. lors qu'il viendra une seconde fois d'en haut pour juger les vivants et les morts." Après cette réponse de leur part, notre faiseur de questions leur fit encore cette dernière : " Comment croire que des corps entièrement pourris depuis tant de siècles, ou dévorez par des bêtes féroces, ou, si vous voulez, par d'autres animaux à qui ils ont servi de pâture, ou noyez et perdus dans les rivières, dans les mers, ou bruslés, et dont les cendres ont été jettées au vent, ou dont les membres ont été épars çà et là ; comment, dis-je, croire que tous ces corps puissent se trouver spécifiquement et individuellement les mêmes au jour de la résurrection générale tels qu'ils étoient avant que tous ces différens accidents leur fussent arrivez ? " Le chef de Prière, à qui l'interprète avoit fidèlement rendu toutes ces difficultez ainsi exprimées par notre curieux scrutateur, donna pour luy-même et pour tous ses frères cette réponse : " Mon frère, si tu étois chargé de cet ouvrage, je veux dire, de faire retrouver tous les corps tels et en même nombre qu'ils auront été depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, écoutes-bien mon frère, nous ne doutons pas qu'alors la chose ne te fût absolument impossible dans son exécution. Mais connois-tu bien celuy qui s'est chargé de cette besogne ? sçais-tu que celuy qui par sa parole a donné l'être à toutes les choses visibles et invisibles, est celuy-là même par le commandement de qui tout ce

que tu crois perdu sans ressource se retrouvera en même nombre, et sans changement ou altération d'espèce ? Ecoute encore, mon frère : si quelque chose se perd à tes yeux, ne penses pas qu'il en soit de même à l'égard du Grand Dieu ; puis-je croire, mon frère, que tu ignores qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu ! cependant le grand livre de la Prière t'apprend que quand Gabriel, l'envoyé de Dieu eut annoncé à notre Mère Marie qu'elle mettroit au monde le Sauveur de toutes les nations sans que pour cela elle eût habité avec aucun homme, il luy dit de n'être point inquiète sur la manière dont s'accompliroit en elle ce qu'il luy avoit annoncé, parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. Tu sçais sans doute ce que notre Mère Marie répondit ensuite de ces paroles. Elle se rendit humblement à croire ce qu'elle ne concevoit pas. Croy-moy, faisons icy de même. ” Notre demi-savant, ayant reçu cette réponse par l'interprète, ne pût s'empêcher de dire qu'il n'auroit jamais crû que les Micmaques eussent été en état de donner d'aussi bonnes raisons sur ce qu'ils ne comprenoient pas. Il demanda encore une fois à l'interprète, s'il étoit bien vray qu'ils eussent répondu de même. L'interprète l'en assura en ajoutant : “ Si vous aviez vû toutes les belles instructions que contient leur Eucharologe sur les principaux points de la Religion, et surtout leur grand catéchisme, et que vous sçussiez comme moy combien ces gens là s'appliquent à apprendre les cahiers de leurs missionnaires, vous reviendriez de votre surprise.

Ce que je viens de vous rapporter me fait souvenir d'un entretien à peu près semblable qu'un officier anglois eût, un an auparavant, avec eux dans le même endroit. Cet officier, qui se nommoit le capitaine Hau (*), homme d'esprit, et même lettré, mais extrêmement rempli des préjugés de sa secte contre l'Eglise Catholique, donnant de plus dans les idées de l'impie Volston sur les miracles de Jésus-Christ, étant venu de Canseau au Port Toulouze, y vit un grand nombre de sauvages assemblez, ce qui l'engagea à rester dans cet endroit plus qu'il n'auroit fait sans cette circonstance, où il avoua au commandant du lieu, qui étoit alors M. du Bois Berthelot, qu'il désiroit depuis longtemps se trouver. Il vint le lendemain de son arrivée à notre messe ; ce qui luy fut facile de faire, vû qu'elle ne se disoit pas dans la chapelle du fort, mais dans une chapelle que j'avois fait construire par les sauvages à plus de huit cent pas du Fort, comme j'ay coûtume de faire tous les ans, afin que leurs chiens ne causent aucun dommage parmi les bestiaux et les volailles des habitants de ce hâvre. Là, confondu dans la foule de tous ceux qui y assistoient tant françois que sauvages, et faisant extérieurement pendant tout le temps du sacrifice ce qu'il voyoit faire aux autres catholiques, il observa exactement tout ce qu'il vit faire aux sauvages tant hommes que femmes, et tout le cérémonial du sacrifice ; il eût

(*) Howe.

de plus l'oreille fort attentive à leurs chants ; enfin il vit plusieurs personnes y communier. Etant sorti avec l'interprète à la fin de la messe, il luy dit : “ Je vous avoue, M. Petit-Pas, que tout ce que je viens de voir et d'entendre de la part de vos sauvages, m'a comme extasié. Je voudrois bien avoir avec eux par votre moyen une conférence ; je voudrois bien que ce que je leur ay oui chanter pendant la messe, me fût interprété. Je suis particulièrement curieux de sçavoir ce qu'ils ont chanté après s'être prosternez ; mais je suis encore plus désireux de connoître ce qu'ils pensent touchant ce que je leur ay vû adorer avec un respect des plus marquez. ”—“ Rien de plus facile, Monsieur, que de vous contenter à cet égard, luy dit l'interprète. Je vais parler au chef de prière qui nous rendra compte de tous leurs chants d'aujourd'huy, qu'à mesure je vous expliquerai soit en anglois, soit en françois, comme il vous plaira. Cependant j'aime mieux le faire en françois, puisque vous l'entendez et le parlez comme nous, afin qu'ils n'ayent point à se douter que ce qui leur sera proposé de votre part vient d'un anglois et d'un anglican. Je ferai venir ce chef de prière, avec plusieurs autres sauvages, qui, après l'examen des chants entreront en conférence avec vous. Je vous avertis que je les ferai assembler dans une des chambres du Fort ; trouvez-vous y donc immédiatement après votre dîner, mais je pense qu'avant qu'ils s'assemblent il est bon qu'ils reçoivent de votre part quelque présent en vivres pour leur donner de vous les idées que je souhaite qu'ils en ayent.

Que vous coûtera-t-il de leur faire donner un quart de farine de votre bord avec un quintal de lard ? quand je leur dirai que ce présent vient de la part d'une personne qui a grande envie de les voir, je les prévenirai par là fort heureusement pour vous, et ce qu'ils feront d'abord en vous voyant ce sera de vous complimenter en témoignage de leur reconnaissance de ce don que vous leur aurez fait. L'officier anglois fit plus en ajoutant deux moutons à la farine et au lard. S'étant rendu à l'heure marquée au lieu où il devoit trouver l'interprète et les sauvages assemblez, il reçut d'eux tous mille remerciements et mille marques d'amitié. Alors le chef de Prière, prenant un air sérieux et grave, commença par réciter d'un ton magistral ce qu'ils avoient chanté au commencement de la messe, qui étoit l'introïte de la messe du jedy, parce qu'alors ce jour étoit un jedy. L'interprète ne manquoit pas de rendre en même temps à l'anglois toutes les expressions de ce premier chant, qui commence en mikmaque par ces paroles que je vais vous interpréter avec toutes celles qui suivent : Kédèlba, kédèlba elnok, &c. " En vérité, en vérité je vous dis : Moïse ne vous a point donné le pain du ciel ; mais c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel : car le pain de Dieu est celui qui vient du ciel, et qui donne la vie au monde. Celui qui mange ma chair, et boit mon sang, demeure en moy, et moy en luy." Ces paroles qui sont tirées du chapitre 6 de l'évangile selon St. Jean vv. 32, 33 & 57, sont suivies des vv. 69, et 70. du même chapitre, paraphra-

sés assurément selon le sens qu'ils renferment ; les voyci : “ Quoiqu’il ne nous soit pas possible, Seigneur, de comprendre ce que vous venez de nous dire, nous ne cessons pas pour cela de le croire tel que vous nous l’enseignez : car qui pouvons-nous écouter plutôt que vous ? n’avez-vous pas en main les paroles de la vie éternelle ? Nous croyons et nous sçavons que vous êtes le Christ qui avez pour père le grand Dieu.” Ces autres paroles de ce qui nous sert de Graduel luy furent interprétées après celle-cy. Elles sont tirées du chap. 10. de la I. Ep. aux Corinth. depuis le v. 15 jusqu’au 17 inclusivement ; les voyci : “ Mes frères, je vous parle comme à des personnes sages, jugez vous-mêmes de ce que je dis. N’est-il pas vray que la coupe de bénédiction que nous bénissons, est la communion du sang de Jésus-Christ ? Et que le pain que nous rompons, est la communion du corps de notre Seigneur ? Car nous ne sommes tous qu’un seul pain, et qu’un seul corps, nous tous qui participons à un même pain.” Ensuite se présentèrent sur le cahier du mikmaque ces paroles qui se chantent dans ce jour-là après l’élévation faite des SS. Mystères, lesquelles luy furent fidèlement rendues en françois ; les voyci littéralement traduites : “ O homme, tu es présent à la célébration d’un grand mystère. Ce dont tes yeux sont maintenant témoins te fait évidemment connoître combien ton âme est chère à Jésus-Christ. Tu comprends en même temps par là le merveilleux effet des paroles que proféra le Sauveur le soir du jour qu’il mangea pour la dernière fois avec ses disciples assemblez.

Toutes les fois, ô homme Priant, que tu as dessein d'assister à ce grand acte de la Prière, qu'antant de fois il te souviene de penser à la séparation du corps et du sang du Sauveur qui se fit lorsqu'il se présenta pour nous en se substituant à notre place." Enfin ce que nous chantons à la communion, qui est l'Antienne *O sacrum convivium*, fort bien traduit en leur langue, et qui se chante tout de même qu'en latin, luy ayant été interprété, il dit : " Dois-je croire que les ministres de l'Eglise Romaine nourrissent ainsi les ouailles dont ils sont pasteurs ? dois-je surtout croire qu'ils en agissent de même avec des gens de cette espèce ? Qu'y a-t-il encore, dit-il à l'interprète, à la suite de ce que je viens d'entendre ? ce qui suivoit étoit la Leçon Briève qui se trouve au commencement de la prière du soir de ce même jour, que le chef de Prière lut fort bien, et que Barthélemi Petit-Pas interpréta de même. La voyei : " Mes frères, ne perdez jamais le souvenir de ce que Jésus-Christ après sa Résurrection dit à Thomas. Ayez soin, pour ne le pas oublier, de vous le rappeler de temps en temps chaque jour, surtout lorsque vous faites rencontre de quelque mécréant qui veut vous débiter une doctrine opposée à celle que l'on vous a enseignée lors de votre Baptême. Car quiconque entreprend de vous enseigner des choses contraires à ce que vous croyez, celui-là quelqu'il soit n'a pas seulement en vue d'affaiblir votre Foy, mais encore de vous la faire entièrement perdre. N'oubliez pas, dans ces rencontres, de fermer la bouche à ces gens là par cette réponse : Mon frère, il est écrit :

Parceque tu m'as vû, Thomas, tu as crû ; heureux ceux qui n'ont point vû, et qui ont crû. En allant ce soir prendre votre repos, méditez sérieusement, mes frères, sur ces paroles. Quand Petit-Pas eut fini d'interpréter, l'officier anglois dit : Voilà ce qui s'appelle un antidote de missionnaire. Je vois bien que leur habileté est icy la même qu'ailleurs ; je vois bien que quoique dispersés c'est toujours le même esprit qui les anime ; ces gens là, par tout où ils sont, savent à merveille captiver les facultez de l'âme humaine. La raison, ce beau don qui nous vient de Dieu, passe, chez ces messieurs là, pour le plus funeste présent que le Ciel irrié contre la gent humaine luy ait pû faire. Je pense que si ce missionnaire entreprenoit de persuader à tous ces gens-cy que le temps de la nuit la plus obscure est quand le soleil est parvenu au méridien de ces pais-cy, il réussiroit à le leur faire croire par parité de raisons, en leur disant : Qu'aperçoivent vos yeux dans le signe devant lequel vous vous prosternez à la messe ? du pain sans doute : mais réflexion faite que vos yeux vous trompent alors, assurerez-vous que ce que vous voyez est vraiment pain ? non certes. Hé bien, faites de même quand vos yeux sont frappez des rayons de ce que vous nommez soleil ; pensez que le rapport qu'ils vous font n'est pas fidèle. ”—“ Vous confondez les objets, monsieur, luy dit l'interprète : ce qui est de foy, ce qui est mystère n'est pas soûmis aux sens. Je vois bien où vous en voulez venir. Si vous avez quelques questions à leur faire sur ce point capital de

notre croyance, exprimez-vous, s'il vous plaît, de telle sorte, en les leur proposant, qu'il ne leur paroisse pas que vous nous soyez antagoniste sur ce mystère. Autrement, vous les verriez ne pas dire un seul mot, et se retirer tous."—" Ne craignez pas, répondit-il, qu'il sorte rien de ma bouche qui puisse tant soit peu les choquer. Au cas que cela m'arrive, je vous prie d'avance de ne le leur pas faire connoître ; le tout est de leur donner de moy l'idée d'un étranger qui est charmé de s'instruire des coutumes, des mœurs, de la religion des différentes nations qu'il a occasion de voir en voyageant. Je voudrois d'abord être instruit de leur croyance sur le sacrement de la Cène ; croyent-ils que J. C. y est véritablement présent et existant selon son corps et son sang ? croyent-ils que leurs ministres, qui sont de purs hommes comme eux et comme nous, le rendent présent par la force de certaines paroles qu'ils profèrent sur le pain et sur le vin qu'ils ont entre les mains ? croyent-ils que Jésus est tellement rendu présent selon son corps et son sang dans le pain et dans le vin par les paroles de leurs ministres, que le pain et le vin ne subsistent plus du tout avec cette présence de son corps et de son sang ? Comment conçoivent-ils que Jésus puisse se rendre en un instant et à tous momens présens dans tant de différens endroits de la terre ? Faites-leur, s'il vous plaît, ces questions les unes après les autres." François N8gintonx répondit ainsi au nom de tous à la première question: " Il n'est pas possible, mon frère, qu'en te parlant actuellement comme je fais, je ne sente et ne

croye que je suis vivant ; or de même que je me crois actuellement vivant, de même aussi crois-je que notre Sauveur mangeant pour la dernière fois avec ses serviteurs le soir du jour de la veille de sa Passion, leur donna à tous, sans excepter même Judas Iscariote, son propre soy-même à manger, et son propre sang à boire. Si luy-même ne l'avoit pas dit, nous ne serions pas assez sots pour croire que ce qu'il distribua alors à ses serviteurs, étoit son soy-même et son sang. Il est certain que Notre Seigneur vouloit qu'on le crût ainsi. Autrement il auroit averti en disant : Ne croyez pas tout de bon que ce que je vous distribue soit mon propre moy-même et mon propre sang. Je n'ay pas eû intention de vous le donner à entendre par les paroles que j'ay proférées en rompant le pain pour vous le distribuer, et en vous présentant la coupe dans laquelle il n'y a que du vin. C'est ce dont je juge qu'il est fort important que je vous avertisse, afin qu'aucun de vous ne tombe à cet égard dans l'erreur, et ne soit cause que plusieurs autres par la suite y tombent de même. Tu vois, mon frère, que le Fils de Dieu, sachant dès lors ce qu'à l'avenir on penseroit sur ce qu'il venoit de faire, il ne pouvoit se dispenser d'expliquer à ses serviteurs la pensée qu'il avoit en proférant sur le pain, et sur le vin ces paroles très-remarquables : Sla n'tinin, Sla n'maldem, cecy est mon moy-même, cecy est mon sang. Mais avant que d'instituer ce grand signe n'avoit-il pas promis de donner sa chair en nourriture et son sang en breuvage ? c'est ce que nous croyons qu'il a fait dans son dernier

repas avec ses serviteurs. Que dire de plus ? Qu'il n'est pas douteux que, si le Sauveur dans ces circonstances eût été dans l'intention de n'opérer aucunement par ces paroles remarquables ce que nous croyons fermement qu'il a opéré, du moins quelques-uns de ses serviteurs nous eussent fait savoir ce qui en étoit ; j'entends que, de ces excellents Envoyez de sa part pour semer sa parole partout le monde, quelques-uns du moins s'en seroient expliqués dans leurs assemblées de Prières ; ce qui n'auroit pas manqué de nous parvenir. Par exemple, comment croire que Jean le bien-aimé du Sauveur, qui dans ce dernier repas avoit la tête appuyée sur son sein, et pour qui J. C. n'avoit rien de caché, comment croire, dis-je, que ce Jean ne nous en ait rien dit dans le grand livre de la prière où se trouve écrit tout ce qu'il a vu et entendu luy-même dire et faire à Notre Seigneur pendant les trois dernières années de sa vie dans la chair ? n'est-ce pas plutôt luy, qui, en rapportant tout ce qu'il avoit oui dire avec beaucoup d'autres à J. C. touchant cette grande merveille longtemps avant son accomplissement, nous confirme dans ce que nous croyons de ce grand signe ? c'est surtout Paul, qui a tant enseigné parmi les Priants de ce temps là, de qui nous aurions dû savoir au vray ce que c'est qu'ce grand signe ; car il en parle, mais comment ? toujours d'une manière à nous faire entendre que ce pain rompu dans les assemblées des Priants, n'est pain qu'aux yeux, mais non pas à l'entendement. Car il dit que la raison pour laquelle on se damne en le

mangeant mal, c'est qu'on use de ce pain, qui est le soy-même du Seigneur, tout comme d'un autre qui ne l'est pas. Nous connoissons donc encore par là que ce que nous croyons de ce grand signe est bien véritable. Cependant, comme nous faisons partie d'une assemblée avec laquelle Jésus-Christ a dit, avant que de monter aux cieux, qu'il seroit jusqu'à la fin du monde, quoiqu'assis à la droite de son Père, nous ne devons pas douter que ce que cette assemblée nous enseigne touchant le Grand Bienfait, ne soit pure vérité ; autrement ce seroit faire injure au guide qui la conduit. C'est ce qui nous suffit." L'anglois luy fit demander par l'interprète ce qu'il entendoit par grand signe kehikeguinSatakan ? " J'entends, répondit le sauvage, les enveloppes sous lesquelles se trouvent véritablement le soy-même et le sang du Sauveur, et par le moyen desquelles nous sommes assurés que nous recevons l'un et l'autre toutes les fois que nous communions. Car tel est le tempéramment que le Fils de Dieu a bien voulu prendre pour se donner à nous en nourriture." La seconde question ayant été proposée, le sauvage répondit : Qui veux-tu donc que soient nos patriarches, s'ils ne sont pas hommes comme nous pour pouvoir communiquer avec nous ? Que penses-tu qu'ils doivent avoir au-dessus de ces grands personnages dont le grand livre de la Prière fait mention, par qui le grand Dieu a opéré tant et de si grandes choses ? Eh bien, faisons-en, si tu veux, des anges, puisqu'il ne t'est pas possible de t'imaginer que Dieu ait pû donner une telle puissance aux hom-

mes ; faute à toy de considérer que si l'homme avec Dieu a reçu (en J. C.) toute puissance au ciel et en terre, il n'est plus douteux que le grand Dieu ne puisse faire de l'homme un ministre capable d'opérer le merveilleux changement dans le grand bienfait. Que penses-tu de Moïse, qui avec une baguette à la main fit autrefois de si grands prodiges ? Etoit-il homme, ou ne l'étoit-il pas ? Assures, sans crainte de te tromper, que le mari de Séphora étoit ce que nous sommes. Parce que nos patriarches sont de purs hommes, tu ne veux pas que le grand Dieu s'en puisse servir, comme il s'est servi de tant d'autres qui n'étoient ni plus ni moins qu'hommes, pour l'exécution de ses volontés. Est-ce que Dieu ne peut plus maintenant ce qu'il a pu autrefois ? Mais je vois bien ce que tu penses ; car tu es anglois, ton langage et ton geste me le font connoître. Or voyez ce que disent de nous les anglois : Ces pauvres sauvages Papistes croient bien fermement que leurs Patriarches rendent Jésus présent dans plusieurs petits pains ronds et plats, et que c'est la chair de Jésus qu'ils mangent quand ils les ont reçus dans leurs bouches. J'ay entendu cent et cent fois faire ce raisonnement à Canseau par des gens à qui je ne le puis pardonner, parcequ'ils ne le faisoient pas par ignorance, mais bien pour nous donner un ridicule que nous ne méritons pas. Je ne pardonne pas non plus à ceux qui me disoient : Mon camarade, tu dois être bien rassasié quand tu sors de la table de ta communion, car alors tu as une homme de six pieds dans le ventre. Je pense bien que tout

anglois que tu es, tu n'es pas capable de nous tenir de pareils propos." Comme l'interprète rendoit presque à tous momens à l'anglois ce que disoit le sauvage, quand il luy eut rendu ces derniers mots, l'anglois parut comme déconcerté ; mais Petit-Pas l'ayant rassuré, il fit dire aux sauvages : " Mes amis, j'avoue que parmi nous il y a de fort mauvais plaisants ; je les déteste comme vous, quoique gens de ma nation. Je ne méprise pas votre façon de prier pour être différente de la mienne ; je ne cherche qu'à m'en instruire avec des intentions que je ne puis maintenant vous déclarer. Je peux seulement vous dire que vous ne pourriez que les approuver, si vous les connoissiez." Le sauvage repartit : " Plus je t'envisage, depuis que tu as parlé en anglois, plus tu me fais ressouvenir d'un anglois que j'ai vu il y a environ trois ans au petit Dégrat. Cet anglois étant entré chez madame Saint-Martin, principale habitante de ce lieu là, où j'étois alors avec plusieurs de nos frères de l'Akadie, et nous y ayant apperçûs il nous apostropha ainsi : Bonjours, messieurs les miknaques, serviteurs de Marie : ô la grande Dame pour vous auprès de Dieu ! sans elle pourriez-vous jamais naviguer en sûreté dans vos canots, surtout quand vous êtes bien saouls, ce qui vous arrive souvent. Vous êtes sages dans le choix que vous avez fait de Marie pour être votre protectrice : la bonne Dame aimoit le vin, et elle pouvoit si peu s'en passer, qu'elle obligea un jour son fils comme malgré luy à faire un miracle, pour qu'elle n'en manquât pas." Ces paroles furent outrageantes.

pour nous. Un de nos frères qui n'est pas maintenant icy, mais qui ne tardera pas à s'y rendre, nommé petit Jacques, nous ayant regardé, dit : Tirerai-je mon poignard pour sauter sur cet anglois et l'éventrer ? Mon père, qui aimait beaucoup Saint-Martin et toute sa famille, dit aussitôt à petit Jacques pour l'empêcher de rien faire de semblable dans cette maison-là : "Sortons, mon frère, j'ay quelque chose à te communiquer auparavant." Nous sortîmes tous sans rien dire. A vingt ou trente pas de cette maison-nous rencontrâmes notre Patriarche qui y alloit, à qui nous racontâmes aussitôt ce qui nous y venoit d'arriver, et le dessein que nous avions formé de ne pas laisser impunis les blasphèmes de l'anglois. Il nous parla ainsi : Mes enfants, quand les Juifs dirent à J. C. qu'il étoit possédé du diable, il ne leur répondit autre chose sinon qu'il ne l'étoit pas, et c'est toute la vengeance que le Sauveur tira de cette insulte atroce qu'ils luy avoient faite en le traitant de même. Croyez vous pouvoir mieux faire que de le prendre icy pour modèle dans cette façon de se venger de ceux qui vomissoient contre luy les plus horribles blasphèmes ? Que ce que vous avez oui sortir de la bouche de cet impie vous porte plutôt à le plaindre de ce qu'il est dans de si monstrueuses idées au sujet de la Vierge par excellence, qu'à luy faire, à cause de cela, aucun mal. Cette réponse de notre Patriarche eût la force d'appaiser le feu de notre indignation, mais elle ne l'éteignit pas : il vit encore et vivra longtemps ce feu. Il est certain que cet anglois à qui François N8gin'tox

faisoit cette histoire, étoit celui-là même qui en avoit donné le sujet au petit Dégrat. Plusieurs sauvages présents à cette conférence dont je fais le récit, disoient bien entr'eux avec le chef de la Prière, que c'étoit le même homme ; cependant ils ne l'assuroient pas, le voyant sous de tout autres habits que ceux qu'il avoit alors, et luy remarquant un visage plus plein qu'il ne l'avoit dans ce temps-là. Petit-Pas, voyant qu'ils ne cessoient plus d'avoir les yeux attachés sur luy et qu'ils n'étoient occupés qu'à pouvoir le reconnoître, leur dit : Mes camarades, il s'agit de répondre à la seconde question proposée par l'étranger. Contentez-le après quoy je luy rendrai mot pour mot ce que vous venez de dire. En même temps il dit à l'oreille d'un soldat du détachement qui étoit à côté de luy : Sortez et rentrez dans deux ou trois minutes pour dire tout haut devant nous tous que M. le Commandant demande cet officier anglois, et qu'il a quelque chose à luy communiquer tout à l'heure qui ne peut se différer. En même temps François répondit ainsi : Puisque tes intentions en nous interrogeant sur notre prière ne sont pas telles que nous les pensions, et que tu nous en assures, écoute pour dernière réponse ce que nous t'allons dire.—Mais, dit l'anglois à Petit-Pas, vous ne m'avez point rendu ce long discours qu'ils viennent de faire. Cela est vray, répondit Petit-Pas, j'avois alors l'esprit ailleurs, c'est pourquoy je les prie de recommencer ce qu'ils ont répondu et de l'abréger ; c'est ce que le chef de Prière fait maintenant, et voilà ce qu'il dit : Nos Patriarches, considérez purement et

simplement comme hommes qu'ils sont, ne peuvent opérer le changement du pain et du vin au soy-même, et au sang du Sauveur ; ce n'est que comme ministres de celui qui leur en a donné le pouvoir, au nom de qui ils agissent, et des mêmes paroles de qui ils se servent toutes les fois qu'ils vaoquent à la célébration de ce mémorial de ses souffrances, et de sa mort ; et c'est dans ces circonstances que J. C. opère par eux le merveilleux changement. A peine Petit-Pas eût-il fini de rendre ces derniers mots que le soldat entre, et dit tout haut en s'adressant à l'anglois : Monsieur, je viens de la part de M. notre Commandant, qui vous prie de vous transporter tout à l'heure et dans ce moment jusques chez luy. Petit-Pas en habile homme dit aux sauvages : Il est bon, mes camarades, que je ne quitte pas cet étranger. Je vais donc le suivre, pour sçavoir ce qu'on veut luy dire, et vous l'apprendre. Je veux aussi découvrir par luy-même, ou par d'autres qui pourront peut-être le connoître mieux que vous et moy, qui il est, pour pareillement vous en instruire. L'anglois en sortant, leur dit : Je souhaite qu'avant que que je parte d'icy, vous me donniez encore une fois la satisfaction de m'entretenir avec vous. Les sauvages sur l'espérance que Petit-Pas leur avoit donnée de les instruire de ce qu'il apprendroit touchant cet anglois, retournèrent paisiblement à leurs cabannes. L'interprète étant sorti avec l'anglois, luy dit : M. le Commandant ne vous demande pas ; c'est moy qui vous l'ay fait dire par un soldat de cette garnison, pour obvier à la mauvaise

issue que je commençois à connoître qu'auroit infailliblement eue notre conférence, si nous fussions restez plus longtemps. Les sauvages depuis qu'ils ont eû reconnu que vous êtes anglois, n'ont cherché qu'à trouver en vous un anglois qui, disent-ils, vous ressemble, et de qui il y a environ trois ans qu'ils reçurent un bonjour au petit Dégrat chez Mde. Saint-Martin, dont ils n'ont pas perdu, et ne perdront jamais le souvenir. Vous sçavez bien qu'après que vous leur avez eû dit que vos intentions en conférant avec eux sur certains points de leur Prière, ne manqueroient que de leur être connues pour qu'ils les approuvasent ; le chef de la Prière vous a tenu un long discours ayant toujourns les yeux fixés sur vous. Vous avez sans doute crû que ce long propos qu'il vous tenoit étoit une réponse qu'il faisoit à ce que vous veniez de luy dire ; point du tout c'étoit cette histoire du petit Dégrat qu'il racontoit. C'étoit en vous, qu'il commençoit, disoit-il, à plus qu'entrevoir le même homme de qui ils avoient dans ce même endroit été apostrophés en paroles très-choquantes, et de la bouche de qui ils avoient oui sortir de fort vilaines expressions sur la Sainte Vierge. Or comme je sçay que vous êtes cet homme-là même, j'ay jugé à propos de ne vous rien interpréter alors, de tout ce récit que François. NSgin'tok vous faisoit, parceque je craignois qu'à force de vous examiner comme luy et tous les autres faisoient, ils ne vous eussent vrayment reconnu. Qui sçait ce qu'ensuite ils n'auroient point fait ? Retirez-vous donc au plûtôt, monsieur, à votre bord, et dès

ce soir même, pour mettre en sûreté votre vie, de laquelle je n'ose autrement vous répondre. L'anglois fut docile à l'avis, et dès ce moment il s'embarqua pour ne plus reparoître. Le lendemain l'interprète se tira ainsi d'affaire avec les sauvages, en leur disant que cet anglois avoit reçu des nouvelles de Canseau qui l'obligeoit à partir sur le champ pour s'y rendre ; que dans peu de temps il reviendrait au Port Toulouse pour y terminer des affaires qu'il y avoit. Les sauvages crurent bonnement de même jusqu'à un certain temps, après lequel ils dirent : On nous a trompez ; mais nous saurons désormais nous y mieux prendre si l'occasion se présente aussi belle. Il leur a fallu attendre onze ans révolus pour la retrouver aussi belle cette occasion, c'est-à-dire, depuis 1740 jusqu'à 1751, qui est l'année que, s'étant trouvez pour la plûpart rassemblez aux environs du Port de Beauséjour dans l'Akadie, ils apprirent par d'autres sauvages que cet anglois étoit dans le fort de Méjagouéche, autrement dit, de Beaubassin. Ceux-cy s'informèrent s'il sortoit souvent ou quelquefois de ce fort. Il ne se passe pas de semaines, dirent les autres, que nous ne le voyons de très-près. C'est jusqu'au bord de cette petite rivière qui sépare les deux terres (la françoise et l'angloise) qu'il vient pour avoir des pourparlers avec les officiers du fort de Beauséjour. A quelque prix que ce soit, dit l'un de ceux-cy, j'aurai sa vie ; que ce soit au dépens de la mienne, il n'importe, j'aurai sa vie. Il en dit assez devant les autres pour les engager à se joindre à luy, et à chercher tous

ensemble le moyen de parvenir à cette fin. Ils le trouvèrent ce moyen, et le voyci. Rendons-nous, dirent-ils, au bord de la petite rivière avec un pavillon blanc ; celui qui le portera, sera vêtu à la françoise. Et moi, dit Etienne le bâtard, qui étoit l'un de ceux qui en vouloit le plus aux jours du pauvre capitaine Hau, après m'être bien débarbouillé, je couvrirai ma tête d'une perruque bien poudrée ; je prendrai un habit de soldat qui me tiendra lieu d'uniforme et qui paroîtra tel, à cause d'un hausse-col ; il ne me manque qu'une épée, et sans l'avoir je l'ay déjà trouvée, parceque je sçay qui m'en donnera une. Après l'épée, la perruque et le pavillon trouvez, ils vont tous à l'endroit marqué du bord de la petite rivière, précédez de leur porte-pavillon. A peine y sont-ils arrivez, qu'ils voyent sortir du fort anglois plusieurs tant officiers que soldats qui viennent à eux avec leur pavillon rouge. Comme la distance du bord de la rivière où ils étoient jusques au fort anglois, qui est de l'autre côté n'est guère plus que de huit cents pas, ils purent fort bien de là distinguer le capitaine Hau entre tous les anglois qui venoient à eux. Ils le reconnurent effectivement parmi les autres ; ils s'en réjouirent, et cet Etienne leur dit alors : Mes frères, j'ai plus l'air d'un officier que vous, je sçay mieux parler françois que vous ; tenez vous donc derrière cette levée, qu'il ne paroisse avec moy que ceux qui sont vêtus à la françoise, que je sois le premier en tête d'eux. Sur tout qu'aucun de ceux qui seront derrière la levée ne s'avise pas de faire seulement

paroître le moindre petit bout de sa tête, que lorsqu'il aura entendu partir le premier coup de fusil que je veux tirer moy-même, et je ne tirerai ce coup que lorsque j'auroi vu le capitaine Hau descendu à l'endroit où l'on embarque pour traverser. Les anglois, presque rendus à la rivière, s'arrêtent, et font tout comme des gens qui ne savent s'ils doivent plutôt reculer qu'avancer. On voit un moment après le capitaine Hau se mettre à leur tête, et s'avancer à grands pas vers le rivage, suivi de quelques officiers qui presque aussitôt que luy paroissent à l'endroit où le sauvage désire de les voir. Il les salue en françois, mais avec des manières et des expressions si peu françoises que d'abord ils entrent en soupçon de supercherie de sa part. Cependant ils s'arrêtent et le regardent pour voir ce que sa physionomie porte. Ce qu'ils en apprennent de leurs propres yeux ne fait que les fortifier dans leur premier soupçon. C'est pourquoy ils prennent tout de suite le party de tourner le dos au sauvage travesti, et de s'en retourner come ils étoient venus. Le sauvage qui les observe dans ce qu'il leur voit faire, prend à l'instant son fusil et en fait feu sur le capitaine Hau, qui tombe mortellement blessé de ce coup dans les reins. Aussitôt tous les sauvages paroissent sur le rivage au bruit de ce coup, tirent et blessent quelques anglois. Ils ne peuvent pourtant empêcher qu'on n'enlève le corps de celui qui venoit d'être tué. Dès qu'ils voyent tous les anglois retirez, ils se retirent aussi fort contents et fort satisfaits d'avoir pu trouver ce moyen de faire

périr celui qui depuis quatorze ans étoit l'objet de leur haine et de leur aversion.

Je souhaiterois fort de mettre plus d'ordre et d'arrangement, que je ne fais dans ces mémoires ; car il n'y en a point du tout. Il faudroit pour cela que je me trouvasse plus maître de mon temps qu'il ne m'est possible de l'être avec les sauvages. Sujet comme je suis à ces fréquentes interruptions de travail, je prends le parti, autant de fois que je me mets à écrire, de saisir tout ce que ma mémoire me présente de faits dont j'ai été témoin, ou que les sauvages qui en sont les auteurs m'ont eux-mêmes racontés, et je les écris tout de suite avec intention de revoir un jour à tête reposée ce triste assemblage pour le mieux assortir.

La mort du capitaine Hau, arrivée comme je viens de le dire, a donné occasion à plusieurs tant anglois que françois d'en juger tout autrement que les uns et les autres n'auroient dû faire. Ce qu'il y a à dire là-dessus de bien vray, c'est qu'il falloit que cet homme, pour ne pas périr de même, évitât soigneusement toute rencontre de mikmaques. L'avis luy en avoit été donné peu de temps avant que ce malheur luy arrivât ; que n'en profitoit-il ?

Avant cette longue digression que je viens de faire, je vous disois, monsieur, que d'ordinaire ces gens-là sont mieux écoutez de Dieu que nous dans les demandes qu'ils luy font par ses saints, parce que la foy avec laquelle il les font est grande et vrayment grande. Ce que je n'aurois pas avancé, si je ne

connoissois pas cette confiance avec laquelle ils agissent en formant leurs vœux quand ils se trouvent en quelque danger sur terre ou sur mer ; confiance, je l'assure, dont ils manquent bien moins que nous d'éprouver d'heureux effets, parcequ'elle n'a rien d'exténué. C'est particulièrement plus sur mer que sur terre qu'il leur arrive de faire des vœux et des promesses ; car ils courent souvent de grands risques en faisant avec leurs frères canots d'écorce des trajets considérables, comme de quatre, cinq, six, quelquefois sept lieues pour se rendre d'un rivage à un autre. Cependant ils ne sont pas gens à s'exposer témérairement. Je sçay toutes les précautions qu'ils prennent pour faire ces sortes de traversées, ayant été beaucoup de fois obligé de m'embarquer avec eux à même fin ; ce n'est jamais que quand il fait calme, que ces traversées s'entreprennent, avec des canots que l'on a eu soin de bien visiter et de bien souffler auparavant pour découvrir les endroits par où ils auroient peut-être pû prendre de l'eau. Plus on s'éloigne de la terre que l'on vient de quitter, plus on s'efforce de nager pour parvenir le plutôt que faire se peut à moitié traversée. Quand on y est rendu, et que l'on s'est apperçu que le vent s'élève et souffle de côté, ou qu'il est absolument contraire, on ne cesse de nager avec la même activité dans l'espérance que l'on a de gagner par ce moyen la terre que l'on sçait avoir devant soy, avant que le vent devenu plus fort puisse en empêcher. Si on ne voit que calme, après être parvenu à moitié traversée, on nage, mais avec beaucoup moins

de force qu'auparavant ; on fume, on chante, on compte des histoires, on mange si on a de quoy manger. Ma coûtume, dans ces temps de calme, est de m'occuper de la lecture de quelque bon livre que je porte toûjours avec moy dans mes voyages. Quand je ne suis pas dans le goût de lire, je leur fais chanter, quoiqu'ils nagent, quelques uns de nos psaumes traduits en leur langue, ou je leur fais réciter quelques autres morceaux de nos cahiers de prières que je sçay qu'ils ne possèdent pas bien par cœur. Souvent il leur arrive de me demander l'explication de ce que nous aurons chanté, surtout de quelque psaume qui quoique fort bien rendu en mikmaque, ne leur est pas intelligible. Ils me disent : Nos vieillards conviennent que tout ce que tu nous donnes à apprendre, est vraiment mikmaque quant aux mots, et quant à l'arrangement ; mais ils n'attrapent pas le sens de ce que tu veux dire ; il n'y a que quand tu le leur fais voir par tes explications, qu'ils sont contents. Ce qu'ils disent est vrai : car il ne m'arrive jamais de leur donner l'explication de quelque passage tiré de l'Écriture, que je ne les rendent contents, satisfaits, et comme fiers de sçavoir ce qu'ils ne sçavoient pas. En outre, ces explications les rendent extrêmement admirateurs de l'économie de notre sainte Religion. Ne croyez pas, monsieur, qu'ils oublient quoique ce soit de ce que je leur explique dans ces occasions. Ils écoutent alors avec une attention des plus grandes, parcequ'ils veulent tout de bon que ce qu'ils entendent leur reste bien gravé dans la mémoire. Si ce

qu'ils ont écouté de même, leur échappe, ils se le font répéter par le patriarche ; ils vont même jusqu'à le prier instamment de leur tracer en caractères ce qu'ils voyent ne pouvoir aussi fidèlement retenir qu'ils le souhaiteroient. Toutes ces réponses que vous avez vues cy-dessus faites par François N8gin'tox, il les a depuis longtemps très-bien écrites dans ses cahiers. La plupart les ont comme luy. Entr'eux ils s'en entretiennent dans les longues soirées de l'hyver. Mais ils ont une explication de symbole qui vaut pour eux ce que vaut à nos françois catholiques le catéchisme de Montpellier ; c'est de ce symbole expliqué qu'ils tirent toutes sortes de bonnes et d'excellentes réponses, quand on les interroge sur quelque point que ce soit de la religion, car ils sçavent tous leurs cahiers par cœur, et pour qu'ils n'en cublient rien, nous en lisons tous les jours quelques feuilles à l'église avant la messe, ou à la fin de la prière du soir. Ces explications qui leur sont faites, les portent et les excitent assez souvent à me questionner sur certains passages de l'Écriture qu'ils auront retenus, parce qu'on les leur aura citez à propos de quelque chose qu'ils croyoient bonne ou mauvaise à faire. Ils rapportent ces passages assez fidèlement. Il n'y a que quand ils veulent se mesler de les expliquer à la façon de ceux de qui ils les ont appris, quant à la lettre et quant à l'interprétation, qu'ils voyent bien qu'ils ne sont pas d'accord avec ce qui se croit et se pratique dans l'Église catholique. Par exemple, comme la plupart tant hommes que femmes, filles et

garçons, observent fort religieusement et fort exactement le jeûne du Carême, quoiqu'ils soient moins à même de le faire que les plus pauvres d'entre tous les habitants de cette colonie-cy, il arrivera à quelques uns d'eux d'aller aux habitations françoises en temps de Carême. Si ce qu'on y mange, et ce qu'on leur y offre à manger est chair, ils s'en scandalisent, et veulent tout de suite sçavoir pour quy on les prend que l'on ignore apparemment qu'ils sont Priants, et que c'est le temps du grand jeûne. Voyci, me disent ils, mon Père, ce que l'on nous répond : Mange toujours, camarade ; ne sçais-tu pas que Dieu a dit : Mangez ce qu'on vous présentera ? que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ? que St. Paul dit qu'il faut manger de tout ce qui se vend à la boucherie sans s'enquérir d'où il vient ? Si ces paroles t'étoient adressées, mon Père, que répondrais-tu ?—Voyci, leur dis-je alors, ce que je répondrais à ces tristes priants-là. Vous allez l'entendre ; mais pour que vous ne l'entendiez pas sans le comprendre écoutez auparavant ce que j'ay à vous dire. Quand parmi vous autres quelque sauvage de tête épaisse qui ne vous est supérieur que par l'âge, s'ingère de vouloir vous apprendre ce que vous êtes persuadez que vous sçavez assurément mieux que luy ou faire ou dire, que luy répondez-vous ? vous luy dites. Ah ! Toſci, pourquoy nous as-tu tenu si longtemps caché ce que tu nous découvres aujourd'huy ? quel malheur pour nous d'avoir ignoré jusques à présent tout ce que tu vaux en étendue d'esprit et d'intelligence ? certes nos

ancêtres auroient été vis-à-vis de toy ce qu'est le sapin traînard vis-à-vis des grands arbres aux pieds desquels il se tient toujours rempant : voilà comme je sçay que vous répondriez à votre tête épaisse. Telle seroit aussi ma façon de répondre à ces pauvres génies qui ont prétendu vous démontrer par les paroles qu'ils vous ont citées du grand livre de la prière que vous pouviez sans souiller vos âmes manger de la viande en tout temps. Voyci donc ce que je leur répondrois : Que n'ai-je plutôt sçu, messieurs, que vous êtes ceux à qui le Fils de Dieu a dit : Paissez mon troupeau, instruisez dans l'assemblée des priants ; celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise. Certes je n'ay garde, vous reconnoissant aujourd'huy pour tels, de ne pas me conformer à ce que vous me dites. Je dois sur votre parole manger sans scrupule la viande que vous me présentez. Que j'ay tardé à vous connoître, ô admirables interprètes de la parole de Dieu ! croiriez-vous que jusques à présent j'ay pensé que ces paroles, Mangez ce qui vous sera présenté, ne vouloient dire autre chose, sinon ce que je vais naïvement vous exposer ? O vous que je choisis aujourd'huy au nombre de soixante et douze, outre douze autres dont j'ay déjà fait choix, pour aller prêcher la bonne nouvelle dans toutes les villes et les autres lieux de la Judée, souvenez-vous de ne pas faire les difficiles et les délicats sur ce qui vous sera offert à manger et à boire de la part de ceux qui vous auront reçus chez eux pour y loger. Ne prenez pas garde si ce qu'ils vous serviront sera froid ou

chaud, délicat ou grossier, tendre ou dur, mangez alors de ce qui vous sera présenté. Voilà, Messieurs, l'erreur où j'étois avouant que je ne me serois jamais imaginé que ces paroles du Fils de Dieu à ses 72. Disciples vouloient dire : Si on vous présente à manger quelques viandes dont la loy défende alors l'usage, passez par-dessus ces considérations, mangez-en sans scrupule, comme de tout autre mets qui vous sera présenté. Je n'aurois aussi jamais pû me croire autorisé à manger de la viande dans les jours où la sainte assemblée me défend d'en faire usage pour ma nourriture, par ce passage que vous me citez : Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme : car c'est ainsi que je me serois expliqué là-dessus avec simplicité : Je sens bien, me serois-je dit à moy-même, que tout ce que je prends d'extrinsèque pour le mettre dans ma bouche et ensuite l'avalier, soit fruit, soit chair, soit poisson, ne peut par soy-même me souiller ; qu'en quelque jour, qu'en quelque temps que je mange de la viande avec des mains sales ou propres ces circonstances dans lesquelles j'use de cet aliment n'ont et ne peuvent avoir par elles-mêmes rien qui puisse préjudicier au bien de mon âme, aussi bien que l'aliment dont je suppose que je fais alors usage ; mais que ce qui me souille et me rend coupable, est cette volonté déterminée que j'ai de violer le précepte de la sainte assemblée. Je n'ay garde de penser, messieurs, que vous erriez en donnant à ces deux endroits de l'écriture un sens tout contraire au mien. Je dis présentement anathême à quiconque ne sera pas

là-dessus de votre sentiment. Ce que vous citez encore de St. Paul à cet égard avec l'explication que vous en donnez, me confirme de plus en plus dans l'idée que j'ay, qu'entre tous ceux qui composent l'assemblée des Priants il n'y a guères que vous qui soyez capables de nous ouvrir l'esprit pour entendre les Ecritures. Voyci comme j'entendois ces paroles de St. Paul : Mangez de tout ce qui se vend à la boucherie sans vous enquérir d'où il vient. Je suis persuadé comme vous, ô habitants de l'Isthme de Corinthe, que toutes les viandes offertes à des statues d'or, d'argent, de cuivre, de bronze, de pierre, de bois, d'argile, de figure d'homme ou de bête, dont les nations se sont faites des dieux, je suis persuadé, dis-je, comme vous que ces viandes n'ont rien par elles-mêmes qui puisse souiller l'âme du vray Priant qui en mange avec intention d'en user comme de tout autre aliment pour s'en nourrir, non à dessein d'honorer les statues auxquelles ces viandes auront été offertes. Si c'est ainsi que vous usez de ces viandes, vous ne péchez pas : mangez donc de tout ce qui se vend à la boucherie sans vous informer par scrupule de conscience si ce que vous avez acheté a été offert à ces statues, ou non. Observez néanmoins de ne manger de ces viandes qu'en présence de ceux qui, étant persuadés comme vous qu'elles ne peuvent par elles-mêmes préjudicier à la pureté de l'âme du Priant, n'en seront pas scandalisés ; ne faites pas de même devant ceux dont vous connoissez que la conscience est scrupuleuse à cet égard, car il faut ménager les foibles. Tel est

le sens, messieurs, que je croyois devoir donner à ces paroles de St. Paul, Mangez etc. Mais je suis dans l'erreur ; voyci plutôt comme il faut le faire parler : O fidèles Priants, j'ay à vous dire, que quand notre Assemblée aura pris certains arrangements qu'elle sçait qui luy sont nécessaires pour vivre sous une forme de gouvernement qui luy convienne, mais qu'elle n'a encore pû prendre jusqu'à présent, remarquez entre toutes les lois qu'elle aura faites celle-cy : Ne manque pas de jeûner trois jours dans chaque saison, et d'observer le temps du grand jeûne dans toute son étendue ; ne manque pas de faire de même le jour qui précède immédiatement une grande fête, ne mange point de viande dans les deux jours qui précèdent le Dimanche. Si vous voulez vous tenir à ce que je vais vous dire, au cas que vous voyez ces arrangemens pris de votre temps, ce sera de ne pas faire attention à ces sortes de défenses-là, mais de manger de tout ce qui se vend à la boucherie, sans vous donner la peine de considérer s'il vous est permis de le faire à raison du jour, ou du temps où vous vous trouverez alors. Profitez de cet avis que je vous donne, et faites-le passer à la postérité. Heureux et très-heureux me crois-je aujourd'huy, messieurs, d'apprendre de vous-mêmes le vray sens de ces paroles ; cependant quelqu'authorité que je me sente par votre docte explication, à manger dès à présent de la viande sans courrir le moindre risque de souiller mon ame, je juge à propos d'attendre pour en manger jusqu'à la fin du quarante-sixième jour du grand jeûne. Je n'en

serai qu'un peu plus maigre à Pâques." Vous avez bien entendu, dis-je aux sauvages qui m'ont fait ces questions, et vous avez bien du comprendre ces réponses que je ferois à ces gens qui n'ont que l'apparence de Priants ; retenez-les pour vous en servir dans l'occasion.

Ils me disent encore quelquefois. Pourquoi vous autres nations priantes tant François qu'autres, vous servez-vous plutôt d'une langue étrangère pour parler à Dieu dans les oratoires, que de la vôtre propre ? Ce n'est pas, mes enfans, leur dis-je, que nos langues manquent de termes bien capables d'exprimer tout ce qui est contenu dans la Prière ; mais c'est 1°. par respect pour la Prière, que nous luy consacrons une langue de laquelle seule nous nous servons dans nos oratoires pour bénir, louer, et glorifier le saint nom de Dieu, luy demander son secours et ses grâces, et luy marquer notre reconnoissance des bienfaits que nous recevons tous les jours de sa bonté. C'est 2°. qu'en nous servant de nos langues vulgaires, on seroit souvent obligé de substituer de nouveaux termes à ceux qui commenceroient à vieillir, et par conséquent à n'être presque plus entendus de la plus grande partie de ceux qui forment l'assemblée des priants : car vous savez que toutes les langues vulgaires sont nécessairement sujettes à ces changements. Votre propre langue vous le prouve. Il n'y a pas cinquante ans qu'au lieu de déléchip vous disiez dougion, que pour chabōnouk vous disiez chabōk, que pour yapchion vous disiez ounichox, que pour délé

vous disiez délāchi, que pour m'kechen vous disiez makchen, qu'au lieu de dire m'chidouakan comme aujourd'huy vous prononciez m'chkidouakan, etc. Or il ne convient pas que ce qui sert à exprimer toutes les véritez contenues dans la Prière soit sujet à cette fréquente réforme de mots, par la raison qu'à succession de temps le grand livre de la Prière pourroit se trouver rempli de mots qui ne donneroient point le vray sens qu'il enseigne, et de ce que nous sommes obligez de croire ; c'est pour obvier à ce grand inconvénient que le grand Patriarche qui tient la place de Jésus-Christ sur terre, veut que tout ce qui se dit, se chante et s'enseigne dans l'assemblée des vrais Priants, se fasse dans une langue dont les expressions soient toujours et constamment les mêmes tant que durera la Prière sur cette terre que nous habitons.

—Mais, mon Père, me dit par manière d'objection un sauvage qui avoit autrefois fort familièrement vécu avec les anglois à Canseau, on m'a dit que Saint Paul condamnoit formellement cette manière de prier en langue inconnue, parceque, quoiqu'on eût intention de tenir son cœur élevé à Dieu en priant de cette sorte, néanmoins l'esprit restoit sans fruit ; de plus qu'il n'étoit pas possible de répondre Amen à la fin des prières récitées par un autre en langue inconnue ?—

Ecoute, luy dis-je, ceux qui t'ont dit cela se sont trompez et t'ont trompé aussi. Je dis qu'ils se sont trompez, n'ayant pas compris eux mêmes que St. Paul ne défend point que l'on prie en langue étrangère, au contraire il le permet expressément pourvu

que l'interprétation s'en fasse. Or c'est ce qui se fait parmi tous les priants dans leurs assemblées. Tu sçais comme je fais parmi vous dans nos oratoires tous les Dimanches et toutes les fêtes ; tu sçais comme je vous interprète les paroles du Grand Livre de la Prière, d'où nous tirons nos prières, nos chants et nos instructions. Tu sçais que je vous donne à tous des cahiers sur lesquels se trouvent écrits et traduits du latin en mikmaque mille beaux traits du Grand Livre de la Prière qui se récitent ou se chantent dans nos oratoires soit à la messe, soit aux autres prières que nous faisons le matin et le soir : peux-tu maintenant te plaindre, et dire qu'on te fait prier sans pour cela que ton esprit s'en ressente, et que les Amen que tu réponds à la fin de nos oraisons sont proférées en l'air ? La même chose qui se fait icy se fait chez toutes les nations priantes. On bénit Dieu, on chante ses louanges en langue de Prière dans leurs assemblées. Chacun des Priants tient à sa main un livre dans lequel il voit d'un côté tout ce qui se récite et se chante chaque jour selon le temps à l'oratoire en langue de Prière, et de l'autre il voit le tout rendu et traduit en sa langue qui est la langue de son pays. En outre, les patriarches ne manquent point dans ces assemblées de donner par des explications l'intelligence qu'il convient que chaque Priant ait de ce qu'il voit faire, et de ce qu'il est obligé luy-même de faire dans le lieu de prière où il se trouve ; non seulement les patriarches donnent ces explications-là, mais encore expliquent-ils aux priants ce qui se trouve écrit

en langue du païs dans les livres qu'ils ont à la main. Car ne t' imagine pas que ce que chaque priant a de traduit en sa propre langue dans son Euchologe luy soit en tout tellement intelligible qu'il ne faille pas encore qu'on le luy explique ; juges-en par ce que je te vais dire : Dans l'histoire des souffrances et de la mort de Jésus-Christ que je vous fais réciter, et même chanter le grand jour de la Croix, te souviens-tu de ces paroles qui s'y trouvent du Sauveur à Judas, *Fais au plutôt ce que tu fais ?* Tu t'en souviens, sans doute, toy et beaucoup d'autres qui m'avez tant fait de questions sur ces mêmes paroles, et qui me disiez : explique-nous donc, mon Père, ce que Jésus-Christ veut dire à Judas par ces mots qu'il luy adresse, *fais au plutôt &c.* Serait-il possible de croire qu'il luy commandât d'aller le vendre aux Juifs ? Non, vous répondois-je, Jésus-Christ ne commandoit point à Judas de commettre un si grand crime ; car Dieu n'a commandé à personne de faire mal, et n'a donné à personne la permission de pécher. Mais observez qu'après que Judas eût avalé le morceau de pain trempé que le Sauveur luy avoit donné, le diable entra en luy pour luy faire exécuter le dessein qu'il avoit déjà conçu et tout formé dans son cœur de livrer son Seigneur et son maître entre les mains des juifs : or c'est ce que Jésus connût alors ; voilà pourquoy il luy dit, *fais au plutôt ce que tu fais* vous comprenez maintenant que c'est comme s'il eût dit : Tu crois, malheureux, me surprendre ; tu te trompes, je connois tout ce que tu trâmes contre moy

dans ton cœur. Va, achève au plutôt la belle œuvre que tu as commencée. Tu te perds sans ressource ; mais d'où vient ta perte, ô fils d'iniquité ? si ce n'est de toy même ? Ces autres paroles que nous lisons encore le même jour, qui sont de Jésus-Christ au bon Larron : " En vérité, je te dis que tu seras aujourd'hui avec moy dans le Paradis " que n'ont-elles pas fait dire à l'un de vous qui me fit part de ce qu'il avoit pensé là-dessus, en m'avouant qu'il ne sçavoit comment s'y prendre pour croire Jésus-Christ en Paradis avec le bon Larron dans un temps où il ne pouvoit certainement pas y être, vu qu'immédiatement après sa mort il descendit dans les bas lieux de la terre où étoient les âmes des justes pour les en retirer ? Ce qui te trompe, luy dis-je, c'est le mot Paradis ouléiouekady. Tu t'imagines que ce qui fait la félicité des saints réside uniquement dans un certain lieu, hors duquel il n'est pas possible d'en jouir. Mais détrompe-toy en faisant attention que ce qui fait le bonheur, la joye et la félicité de l'âme du juste aussitôt qu'elle est sortie de son corps, est Dieu qu'elle voit, qu'elle aime et qu'elle possède pour toujours ; voilà ce en quoy consiste véritablement l'état heureux de l'âme du juste. Or il est certain que cette âme, aussitôt après être sortie de son corps, peut se trouver en cet état indépendamment du lieu où il nous plaira de supposer qu'elle est alors. Pourquoi ? parce que Dieu, qui est partout, peut partout se communiquer à elle de cette sorte. C'est ainsi que l'âme du bon Larron, immédiatement après être sortie de son

corps, a pû goûter les délices du Paradis, sans avoir eû pour cela tout de suite entrée dans le lieu où il plaît à Dieu de faire jouir toutes les âmes justes en personne de toutes ces délices par la manifestation qu'il leur y fait de sa divine essence. Comprends-donc par ces paroles, En vérité, je te dis etc., que c'est comme si Jésus-Christ eût dit : Tu seras avec moy en possession du souverain bonheur dans le lieu même où sont les âmes des justes comme en dépôt ; auxquelles va se manifester la divine essence en vertu de ma mort, que tu vois qui est bien prochaine. Parlons présentement de ce répons tiré du grand livre de la prière que je vous donnai bien traduit en votre langue il y a quelques années, et sur lequel toy et plusieurs autres me tintes ce propos : Mon Père, on ne peut disconvenir que notre Mère Marie qui est la Vierge par excellence, ne soit élevée dans le ciel à un très-haut degré de gloire. Elle est nommée dans le grand livre de la Prière pleine de grâce, bénite entre les femmes Le Grand Dieu l'a expressément choisie pour en faire la Mère de son Fils unique. Il ne se peut, qu'après tout ce que nous sçavons que le Grand Dieu a fait d'Elle et en Elle, nous ne la reconnoissons pour être élevée en honneur et en gloire dans le ciel au-dessus de tous ceux qui y sont : voilà, mon Père, notre idée sur notre Mère Marie. Mais toy, quelle est la tienne ? Il paroît par ce chant que tu nous donnes à apprendre qu'elle est toute différente de la nôtre : écoute, mon Père ; cette femme dont il est parlé dans le Grand Livre de la Prière, qui après avoir écouté

avec beaucoup d'autres Jésus-Christ instruisant, luy dit en élevant sa voix : Heureux le ventre qui t'a porté, et heureuses les mamelles que tu as succées ; n'est-il pas vray, mon Père, que cette femme-là avoit les mêmes idées que nous touchant notre Mère Marie ? Pourquoi donc reçoit-elle cette réponse du Sauveur : Mais plutôt heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent ? Nous avons déjà lu cet endroit de notre cahier mille et mille fois, à dessein de découvrir le vray sens de la réponse de notre Seigneur à cette femme ; car te dire ce que les paroles de cette réponse nous ont fait penser, tu t'en moqueras. Qu'importe, nous te rappellerons ces pensées telles qu'elles nous sont venues à l'occasion de ces paroles. Il nous semble que Jésus-Christ veuille dire : Tu te trompes, ô femme, de croire que celle qui m'a mis au monde et qui m'a allaité est heureuse ; dis plutôt qu'heureux seulement sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. Il nous semble encore une fois que par ces paroles notre Mère Marie est exclue du bonheur éternel, et qu'elle n'est pas même reconnue pour avoir été fidèle gardienne de la parole de Dieu. Peut-être, mon Père, n'auras-tu pas rendu cet endroit là du Grand Livre de la Prière comme il devoit l'être. Nous savons bien que tu penses tout le contraire de ce qu'il nous paroît que ces dernières paroles signifient. Car combien de fois ne nous as-tu pas dit que si nous voulions être de dignes serviteurs de Marie, et nous ressentir de sa protection, il falloit que comme elle nous fussions petits à nos yeux,

humbles dans nos pensées, modestes et retenues dans nos paroles, obéissants à la loy du Grand Dieu comme notre Mère Marie qui l'avoit été jusques à faire à cet égard plus qu'elle n'étoit tenue de faire; que nous veillassions sans cesse à la garde de nos cœurs pour les conserver toujours purs, afin que par cette vigilance et cette attention sur nous-mêmes nous devinssions surement chers à cette Vierge par excellence qui aime surtout qu'on cherche à luy ressembler par la pureté du cœur; enfin qu'elle étoit pour nous le miroir de toutes les vertus. A ce mot de Pibenoujakinati (miroir), je vous interrompis pour vous donner cette réponse qui fut, que j'avois autant fidèlement rendu en mikmaque ces paroles: Mais plutôt heureux, &c., quelles le pouvoient et le devoient être; que par faute à vous de n'avoir pas fait un peu plus d'attention au sens quelles doivent avoir, vous aviez inconsidérément avancé que je vous les avois données mal traduites. N'ayez plus ces pensées, vous dis je alors; dites plutôt: C'est ainsi qu'il falloit que nous raisonnassions avant d'aller trouver le Patriarche. Il n'est pas douteux que le Sauveur en faisant cette réponse, ne connût très-bien qu'il n'y avoit personne au monde plus fidèle à garder la parole de Dieu que notre Mère Marie: donc par ces mots, Mais plutôt heureux, &c. il faut comprendre qu'il a voulu dire: O femme, ce que tu penses de celle qui m'a porté dans son sein, et qui m'a allaité est vray et très-vray. Oui c'est un bonheur pour Marie d'être ma Mère selon la chair; mais ce qui me la fait plutôt dire heureuse, est que je sçay qu'elle a crû à ce qu'elle

a entendu ; je sçay ce qu'en Vierge pleine d'obéissance et de Foy elle répondit à l'envoyé de mon Père, lorsqu'il luy eût annoncé le mystère qui devoit s'opérer en elle. Dès lors elle m'avoit conçu dans son cœur, avant que de m'avoir conçu dans son sein. Je sçay que ses plus chers délices ont toujours été d'entendre la parole de mon Père, et de s'en occuper intérieurement. Voilà ce que je considère particulièrement en celle de qui j'ai voulu prendre un corps. C'est aussi certes ce qui me la rend plus recommandable que si elle n'avoit uniquement pour elle que de m'avoir enfanté. Ainsi, ô femme, en convenant avec toy que celle qui m'a porté dans son sein, et qui m'a allaité, est sans contredit heureuse par cet avantage qu'elle a au-dessus de toutes les personnes de son sèxe, conviens aussi avec moy que ce qui la rend plutôt heureuse, est d'avoir été telle que tu l'apprends aujourd'huy de moy. Donc loin de faire tort à son état heureux, tu vois qu'au contraire je le relève en te répondant : Mais plutôt heureux &c. Mèlsich Sèlègnik, &c. Vous fûtes alors contents de cette explication, non parce qu'elle venoit de moy, me dites-vous, qui homme comme vous pouvois avoir là-dessus ma façon de penser, comme vous aviez la vôtre, mais comme Patriarche, qui étant fait pour enseigner les autres, ne pouvoit manquer de leur donner à connoître le vray sens de ce qu'ils lisoient ou entendoient sans le comprendre. Ce que je suis, vous répliquay-je, par rapport à vous, n'est point ce qui m'engage à vous expliquer de même la réponse que le Sauveur donna à cette pieuse femme touchant notre Mère Marie ;

pensez plutôt que c'est parce qu'on ne peut pas en trouver un plus vray que celuy que je viens de vous exposer, qui à la vérité est celuy que la sainte Assemblée a toujours donné à ces paroles : Mais plutôt heureux, &c. Vous commençâtes dès ce temps-là à connoître que de Prier en langue vulgaire n'étoit pas ce qui rendoit le Priant capable de comprendre tout ce qu'il pouvoit lire dans le Grand Livre de la Prière si on ne le luy expliquoit ; ce qui me donna tout de suite occasion de vous dire : Remarquez de plus, mes enfans, que ce n'est pas non plus ce qui rend meilleur Priant, comme le veulent persuader les ennemis de la sainte Assemblée ; car, depuis déjà deux cents ans qu'ils se sont séparés de nous, et qu'ils prient dans leurs assemblées en langue de leur país, en quoy parlà sont-ils devenus meilleurs qu'ils n'étoient auparavant ? en sont-ils devenus plus chastes, plus tempérans, moins calomniateurs et médisans, plus amateurs de la paix et de l'union, plus humbles, plus obéissans, &c. ? Pour sçavoir ce qui en est, il ne faut qu'aller chez eux, et y séjourner quelque temps.—Tu es cause, dis-je au sauvage qui m'avoit interrompu par son objection contre la langue de la Prière, que je me suis un peu trop écarté de mon sujet, j'y reviens en vous alléguant une troisième raison qu'à la sainte Assemblée de s'exprimer dans ses prières publiques en langue non vulgaire : c'est pour faire voir comme sont admirablement unis entr'eux tous les Priants, de quelque país, de quelque nation, de quelque qualité et condition qu'ils soient, professant tous la même Foy, baptisez tous du même baptême, participant tous

au même pain, à la même nourriture qui est le soy-même de Jésus-Christ, et usant tous du même langage dans les offices divins.. Car vous autres Mikmaques Priants, en quelques païs de Priants que vous alliez autant éloignez du vôtre qu'il vous plaira de le supposer, quelque difficulté que vous puissiez avoir à vous faire connoître et entendre de ceux que vous aurez trouvé qui les habitent, parce qu'ils ignorent votre langage, et qu'aussi vous ignorez le leur, allez avec eux à leurs oratoires, vous verrez que ce qu'ils y font, et ce qu'ils y profèrent de bouche, est ce que nous faisons et proférons aussi dans nos oratoires, Vous connoîtrez que dans leurs prières et leurs chants ils se servent comme nous de la langue de la Prière. Pour peu que vous vouliez faire comme eux, en joignant votre voix à la leur, comme il vous est très-facile de le faire, il n'y a plus d'embarras pour eux à connoître que vous êtes autant vrais Priants qu'ils le sont. Dès là ils sçauront que vous leur êtes vraiment unis par les liens dont je viens de vous parler. Ce livre que vous me voyez entre les mains qui est tout en langue de Prière, peut me servir par tout païs de Priants que je n'aurai jamais ni vus ni connus, non seulement pour prier avec eux et comme eux, mais encore pour leur faire connoître que je suis Priant comme eux, baptisé comme eux au nom des Trois.....

NOTE.—Ici finit le manuscrit de l'abbé Maillard, que nous venons de reproduire, tel qu'il l'a laissé.

TABLE.



VOLUME DE 1863.

	<i>Pages.</i>
STADACONA, poésie par ADOLPHE DE PUIBUSQUE.....	12
FORESTIERS ET VOYAGEURS, par J. C. TACHÉ :—	
Au Lecteur.....	13
LES CHANTIERS, La montée aux Chantiers.....	21
Le Camp d'un Chantier.....	29
François le Veuf.....	34
Le père Michel.....	43
Une digression.....	47
La cuisine au Chantier.....	54
La rentrée au Camp.....	56
HISTOIRE DU PÈRE MICHEL, Un compéage.....	61
Le follet de la Mare-aux-Bars.....	72
Le feu de la Boie.....	81
Le passeur de Mitis.....	89
L'Entr'acte.....	97
Ikès le Jongleur.....	99
Le passage des Murailles.....	113
Les Chaloupiers.....	119
Les Missionnaires.....	125
Les postes du Roi.....	135
Un Vœu.....	141

Ajournement	145
Le noyeux et l'hôte à Valiquet.....	161
La ronde des Voyageurs.....	172
Cadioux	178
Un Echange.....	190
Le grand-Lièvre et la grande-Tortue.....	206
La Conteste.....	213
Les hommes-de-Cages.....	232
La Chapelle de Portneuf.....	244
La bonne Sainte-Anne-du-Nord.....	256

LA CHARLIBOYADE, poème-héroï-comique, en trois chants,
par J. BTR. MARTIN :—

Note de la Collaboration.....	262
La Charliboyade 1er Chant.....	267
“ 2e “	271
“ 3e “	275

LA CHASSE AUX ALOUETTES, par J. M. LEMOINE..... 279

LETTRE DE M. L'ABBÉ MAILLARD, sur les Missions de
l'Acadie et particulièrement sur les Missions Micmaques :—

Note de la Collaboration.....	290
Lettre à Madame Drucourt	291

AVIS.

La règle qui exige de verser à l'avance le montant de la souscription pour les "*Soirées Canadiennes*" est invariable et sans exception.

Les livraisons ne sont expédiées qu'à ceux qui ont payé leur abonnement, UNE PIASTRÉ.

Les séries de 1861, 1862 et 1863 sont en vente, brochées ou reliées, à volonté, chez les soussignés.

Des personnes, amies des "*Soirées Canadiennes*," ayant exprimé leur étonnement de ce qu'on ne leur a pas adressé, dès le commencement de l'année et avant la réception du montant de l'abonnement, les livraisons de 1863, nous prenons cette occasion de leur offrir, avec nos remerciements pour leur bienveillante sympathie, l'explication de notre manière d'agir.

Nous avons, à l'exemple des journaux et revues d'Europe, mis pour condition d'abonnement le payment d'avance ; une pareille règle ne souffre pas d'exception, attendu que l'exception constituerait, en quelque sorte, une injustice envers tous les autres souscripteurs. Nous sommes persuadés par cette simple remarque fera comprendre l'exactitude de notre pratique qui, nouvelle ici, est générale en France et dans tous les grands centres de publicité, où tout le monde s'y soumet avec plaisir dans l'intérêt de tous.

BROUSSEAU FRÈRES,
Québec, Rue Buade, No. 7.